Éditions "VERITAS,,

SAINTE CATHERINE

DE

SIENNE

Réformatrice et Diplomate

PAR LE

R. P. JEAN MASSAUX
Dominicain

GAND
Impr. " VERITAS ,, rue des Thérésiennes, 13
—
1921

922.22
C28m

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

SAINTE CATHERINE

DE

SIENNE

922.22
C28m

PAR LE

R. P. JEAN MASSAUX
Dominicain

GAND
Impr. " VERITAS „ rue des Thérésiennes, 13
—
1921

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

AVANT-PROPOS.

C'était pendant la grande guerre. A bord d'un torpilleur français mouillé dans l'Adriatique, le T. R. P. Alain Filastre, aumônier de marine, discutait sainteté avec les officiers. Le Père, fervent disciple de S. Catherine de Sienne, disait tout son enthousiasme pour la vie et les écrits de sa sainte préférée. — Voyons, mon père, objecta malicieusement le commandant, qui connaissait peu la Vierge Toscane, vous y mettez de la passion! — Jugez-en par vous-même, mon commandant, riposta l'aumônier: lisez la vie, les lettres, le Dialogue de Catherine de Sienne.

Le commandant lut, ou plutôt il dévora la biographie et les œuvres de la sainte. Son admiration fut telle qu'il proposa à ses hommes de créer Catherine de Sienne patronne officielle de la flotille française opérant dans l'Adriatique. Ce qui fut fait (1).

Il est impossible de résister au charme de cette grande figure de l'hagiographie dominicaine. Cette

---

(1) Année Dominicaine, Février 1919, p. 25.

jeune tertiaire de 33 ans est, on peut le dire sans exagération, un prodige unique dans les annales de la sainteté.

Certes, Dieu seul, auteur de la grâce, connaît la mesure exacte de ses dons; Lui seul voit le degré de perfection qu'atteint la vie divine en chacune des âmes en qui l'Esprit-Saint, Doigt de Dieu, modèle le Fils, objet des complaisances du Père Eternel. Gardons-nous donc de comparer les saints en vue de déterminer leur valeur surnaturelle respective et leur gloire céleste: nous risquerons toujours d'errer dans nos appréciations, dépourvus que nous sommes des données nécessaires.

Mais, sans prétendre en déduire un critère infaillible de classification des saints, nous pouvons constater les miséricordieuses dispositions de la Providence en faveur de telle âme privilégiée, en qui elle se plaît à rendre plus saisissante l'harmonieuse variété de ses largesses.

S. Catherine de Sienne est de ces âmes privilégiées. Dieu a réuni en elle un ensemble de perfections qui s'harmonisent merveilleusement et lui composent cette physionomie dont la beauté séduit quiconque la contemple.

Il faudrait en analyser les traits l'un après l'autre, afin de les mettre mieux en relief. Ces monographies prépareraient une synthèse plus compréhensive de

l'étonnante personnalité de Catherine de Sienne. Déjà, la Société d'études religieuses, de Bruxelles, a publié, sur la vie mystique de la sainte, une très intéressante et très substantielle brochure du R. P. Raymond Martin, O. P.; d'autres travaux viendront s'y ajouter, souhaitons-le.

Dans les pages qui suivent, nous nous sommes attaché à la carrière apostolique de Catherine, et nous avons essayé d'en esquisser les grandes lignes. Notre travail est loin d'être complet, nous ne nous le dissimulons pas; mais nous osons espérer qu'il fera du moins soupçonner au lecteur le caractère très spécial de cet apostolat, dont Monsieur Emile Gebhart écrivait, dans la Revue des Deux Mondes (1), *qu'à l'époque où elle l'exerça, la fille du teinturier de Sienne, fut réellement la maîtresse de l'Eglise et de la Chrétienté.*

---

(1) *Revue des Deux-Mondes,* t. 95, p. 154.

L'ACTION REFORMATRICE
de
S. CATHERINE DE SIENNE.

CHAPITRE I.

L'action réformatrice de S. Catherine de Sienne.

Catherine naquit le 25 mars 1347. Son père, Giacomo Benincasa, était teinturier. De sa mère, Lapa di Puccio dei Piagenti, Raymond de Capoue écrit: elle était une femme entendue dans les affaires du ménage, ne possédait rien de la malice des gens de notre temps, et, même si elle l'eût voulu, n'aurait pu dire un mensonge; mais elle ne désirait pas ardemment les biens éternels. A 6 ans, Catherine eut une vision qui décida de sa vie tout entière. Le Christ-Jésus lui apparut avec les apôtres Pierre, Paul et Jean, et Il la bénit. Conquise par la beauté du Sauveur,

elle résolut de se consacrer à Lui sans réserve et sans retour. Deux traits de sa petite enfance trahissent déjà ses tendances apostoliques. A ses compagnes, elle apprend à prier et à se mortifier. A sa mère, qui exhale son mécontentement dans des paroles intempérantes, elle rappelle respectueusement les règles de la modération chrétienne: « Punissez-moi, lui dit-elle, lorsque je ne vous obéis pas ainsi que je le devrais, mais, je vous en prie, n'employez pas de telles paroles, et surtout ne souhaitez de mal à personne, car cela ne convient pas à votre dignité de mère et m'afflige le cœur ». Catherine n'avait pas dix ans! et je comprends la réflexion de Lapa à son mari: « Ecoute donc ce que ta fille m'a dit aujourd'hui ».

Le moment venu de songer à une situation, entre la mère et la fille éclata un conflit douloureux. La mère voulait marier sa fille; la fille rêvait de vivre solitaire avec Dieu, loin du monde. Après quelques petites faiblesses de coquetterie, dues surtout à son affection pour sa sœur Bonaventura, Catherine reprit avec plus de ferveur sa vie de prière et de pénitence. Un jour même, en soulevant le voile que son enfant s'obstinait à porter sur la tête, Lapa constata que la belle chevelure dorée avait été coupée. Tempête de reproches et de menaces! « Tes cheveux repousseront. Tu auras un mari, dussestu en mourir! » Patiente, humble, dévouée, Catherine laissa gronder l'orage; puis, devant tous les membres

de la famille réunis, elle déclara qu'il leur serait plus facile de fondre une pierre que de l'ébranler dans son dessein. Plus raisonnable, plus surnaturel aussi que Lapa et ses fils, Giacomo finit par statuer que désormais Catherine serait libre de suivre son attrait.

Son attrait, c'était la solitude, le silence, l'austérité. Elle transforma en cellule une chambre abandonnée, longue de cinq mètres et large de trois, meublée de pauvreté. Là, sans autre confident que le crucifix, elle vécut retirée, morte aux bruits du dehors, tout entière à marquer sa chair du signe sanglant de la croix. Lapa mit, en vain, tout en œuvre pour empêcher les « bizarreries » de sa fille; elle dut même se résigner à faire les démarches auprès de la Prieure des Mantellate, pour que Catherine fût admise à revêtir la robe blanche, le manteau noir et le voile blanc des Tertiaires Dominicaines. Devenue Mantellata, Catherine, alors âgée de 16 ans, s'enferma de nouveau dans sa cellule pour y commencer, ainsi qu'elle le dit elle-même, une vie nouvelle, faite de souveraine pureté et de mort complète au monde.

Mais le Seigneur avait décidé de se servir d'elle comme d'un instrument pour la restauration de beaucoup d'âmes égarées. Sur l'ordre du Christ, elle sacrifie la solitude intérieure à l'exercice de la charité. Sa sollicitude va tout d'abord aux membres de sa famille. Lisa, sa belle-sœur, désireuse d'une purification plus par-

faite, fait une confession générale. « Tu es une bonne fille, lui dit Catherine; je t'aime de toute mon âme et t'aimerai toujours infiniment pour ce que tu as fait ce matin. » L'un de ses jeunes frères a commis une faute grave; à distance, Catherine en a été témoin, et quand le coupable rentre à la maison paternelle, elle l'accueille en lui disant: « Je sais d'où tu viens et comment tu as souillé ton âme. » Petit-à-petit, le cercle s'élargit des âmes qui subissent son influence; le noyau se forme de cette pieuse « brigata » qui, plus tard, accompagnera la sainte dans ses missions apostoliques et diplomatiques.

D'ailleurs, en sa qualité de Mantellata, Catherine ne peut se confiner chez elle; il lui faut se dépenser au service des malades et des pauvres. L'hôpital de Camporeggi et San Lazarro, l'hôpital des lépreux, offrent un vaste champ à son dévouement. Elle y rencontra sans doute bien des malheureux dont l'âme était beaucoup plus malade que le corps. Son inlassable patience, son courage héroïque au chevet de la pécheresse publique recueillie à l'hôpital de Sienne, et de Tecca, la lépreuse, qui, à San Lazarro, la récompensait de ses bons offices par les injures les plus grossières, montrent de quelle idée surnaturelle s'inspirait le zèle de Catherine. Comment, avec une telle idée, aurait-elle moins songé à restaurer les âmes qu'à soulager les corps?

Durant sa mort mystique, survenue le 18 août 1370, et qui dura l'espace de 4 heures, pendant lesquelles, au

témoignage de Catherine, son âme, séparée de son corps, vit les mystères de Dieu, le Christ lui dit: « Le salut de plusieurs dépend de ton retour à la vie; tu ne dois plus vivre dans ta cellule comme tu l'as fait jusqu'ici: il te faudra quitter ton foyer et ta ville natale pour le salut des âmes: désormais, il te faudra aller de place en place et de ville en ville, mais je serai toujours près de toi, je te conduirai et assurerai ton retour; je te ferai don d'une sagesse, à laquelle nul ne pourra résister; je t'enverrai vers les pontifes et les souverains, et, par toi qui es faible aux yeux du monde, je confondrai l'orgueil des forts ». Tel est, tracé par Jésus-Christ, le programme de restauration morale, auquel Catherine va consacrer désormais son temps et ses forces. Elle, l'humble et ignorante fille du teinturier de Sienne, ira trouver les grands de la terre et les pontifes de l'Eglise, et, au nom de son Epoux crucifié, elle les invitera, dans des harangues ou des lettres enflammées, à s'arracher aux ténèbres et aux tristesses de la terre pour monter vers la lumière et la sérénité du ciel. La forme du message variera plus ou moins, suivant ceux à qui elle l'adresse; le thème en restera le même: « Si vous voulez avoir l'âme en paix, dépouillez-vous de votre volonté propre, qui est la cause de toutes vos souffrances, pour vous revêtir de la douce volonté de Dieu, et vous posséderez la vie éternelle. »

Avant de la voir à l'œuvre, et pour mieux apprécier

son rôle dans la réforme des séculiers et des clercs, il convient d'esquisser à grands traits la physionomie de la société et de l'Eglise au XIVme siècle. Le moyen âge est une époque de foi: ainsi le caractérisent les historiens, et ils ont raison: le moyen âge ne connut ni notre rationalisme radical, ni notre athéisme social, mais cela ne veut pas dire qu'il ignora les lacunes et les défaillances morales. Dante, qui les visita, reproche leur frivolité aux Siennois et aux Siennoises. Si, dans la seconde moitié du XIVme siècle, le poète-théologien avait parcouru les cités italiennes, il aurait constaté, je crois, qu'elles avaient peu profité de la terrible leçon donnée par la peste noire de 1348. La charité chrétienne n'y florissait pas plus que l'austérité chrétienne. Pour arriver ou se maintenir au pouvoir, on luttait, familles contre familles, classes contre classes; et souvent, aux horreurs des combats sanglants, le parti victorieux ajoutait les cruautés de représailles sans merci. Les états pontificaux souffraient d'un malaise inquiétant. Depuis 1308, les Papes, pour échapper aux tracas et aux dangers d'insurrections continuelles, résidaient sur les bords du Rhône, à Avignon. Rome, délaissée, était en pleine décadence. Les autres villes, rançonnées par des agents, soucieux avant tout de s'enrichir, guettaient l'occasion de secouer un joug devenu insupportable. Quant aux moines et aux clercs, loin d'édifier le peuple, beaucoup le scandalisaient. « Il y a trois vices détes-

tables que Notre-Seigneur a particulièrement en aversion, écrit Catherine, ce sont: l'impureté, l'avarice, et l'orgueil qui règnent parmi les prêtres: ceux-ci ne songent qu'aux jouissances et aux fêtes et se préoccupent uniquement de s'amasser une fortune. Ils voient sans inquiétude les démons de l'enfer ravir les âmes qui leur sont confiées, étant eux-mêmes des loups voraces et faisant commerce de la grâce divine. » Du côté de l'Orient, l'Europe et la foi sont menacées, et le péril grandit à chaque nouveau succès de l'Islam. Pour comble de malheur, le 20 septembre 1378, l'élection de l'antipape Clément VII, jette le désarroi dans les consciences et divise l'Eglise sur la question capitale du successeur légitime de Pierre. Voilà dans quel milieu troublé et corrompu, Catherine Benincasa avait à restaurer la paix et la vertu.

Elle commence sa campagne dans sa ville natale par la conversion d'Andréa di Naddino de Bellanti, jeune homme riche, distingué, mais joueur, ivrogne, blasphémateur et, depuis des années, éloigné de l'Eglise. Un jour même, dans un moment de colère, il avait poussé l'impiété jusqu'à piétiner le crucifix. Tombé gravement malade, il déclara vouloir mourir comme il avait vécu. Un prêtre de la paroisse, puis le Père Tommaso, confesseur de Catherine, furent repoussés par le moribond. Le P. Tommaso s'en fut alors chez sa pénitente et lui fit recommander le cas

désespéré. Jusqu'à l'aube Catherine demeura en prières. « Seigneur, répétait-elle, je désire et je veux que toutes les rigueurs de ta justice s'exercent sur moi afin que ce pauvre homme soit sauvé... Je ne me relèverai pas avant que tu m'aies promis de m'accorder cette faveur. » Le matin, Sienne apprenait avec surprise qu'Andréa était mort en chrétien, et Catherine pouvait affirmer à son confesseur que l'impénitent de la veille avait obtenu son pardon.

Remarquons tout de suite le procédé, je dirais volontiers la technique, de Catherine: elle est toute simple: deux mots en résument la substance: holocauste et prière. Quand elle veut restaurer dans les âmes le temple de la grâce, elle s'immole et elle prie. Le Verbe de Dieu fait chair n'a-t-il pas réparé l'humanité, en dressant vers le ciel les deux bras suppliants de sa croix douloureuse? Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, il n'y aura, jusqu'à la fin des temps, qu'un moyen de coopérer efficacement à la divine Restauration, un seul: la Croix, adorée, invoquée, mais aussi partagée. L'âme qui vit du Christ peut Le reproduire en elle et autour d'elle; mais l'âme ne vit du Christ qu'en mourant à elle-même Catherine avait l'intuition de cette vérité; elle s'en inspire dans la direction de sa vie; elle y revient sans cesse dans ses lettres, dans le Dialogue; elle l'inculque sous les formes les plus variées à toutes les âmes, qu'il s'agisse de les ramener dans le bon chemin ou de les pousser plus avant.

Ecoutez ses conseils aux prisonniers de Sienne qu'elle appelle ses très chers fils dans le Christ, le doux Jésus: « Le Christ a tout souffert avec patience en priant pour ceux qui le crucifiaient et en les excusant... Il fut un chevalier combattant sur le champ de bataille... La couronne d'épines était son casque, sa chair flagellée, sa cuirasse; les clous de ses mains, ses gantelets; la lance de son côté, le glaive, et les clous de ses pieds, ses éperons. Voyez comme notre chevalier est bien armé! Nous devons le suivre et chercher en lui toute consolation dans nos épreuves et nos tribulations. »

Deux brigands, condamnés à la torture des tenailles brûlantes et à la pendaison, devaient, pour se rendre au lieu du supplice, passer devant la maison d'Alessia, noble Siennoise, chez qui Catherine séjournait en ce moment. Navrée de leurs blasphèmes et de leurs imprécations, la sainte se retire, et se met en prières. A l'instant même où la charrette atteint les portes de la ville, les criminels changent brusquement: ils avouent leurs forfaits et acceptent leur supplice en esprit d'expiation.

Il faut lire, dans une lettre de Catherine à Raymond de Capoue, l'émouvant récit de la mort de Niccolo Toldo, jeune gentilhomme de Pérouse, qui, pour avoir insulté les « Défenseurs » de Sienne, avait été livré par eux au bourreau. Exaspéré de cette sentence inique, Toldo tournait sa colère contre Dieu. Que n'empêchait-

il une pareille injustice! Il était donc impuissant? à moins qu'il ne fût sanguinaire! Non, qu'on ne lui parlât plus de confession, ni de ciel, ni de Dieu. Catherine arrive dans son cachot, le calme, le console, le décide à se confesser et lui promet d'être à ses côtés à l'heure de l'exécution. Le lendemain elle est là, près du billot, quand arrive le condamné; elle fait sur lui le signe de la croix, comme une mère signe son enfant avant qu'il s'endorme; elle lui parle du sang de l'Agneau et des noces éternelles, elle lui découvre le cou et, quand la hache tombe, elle reçoit la tête entre ses mains, tandis qu'un flot de sang vermeil rougit son habit blanc.

Peur de la mort, dira-t-on, chez ces infortunés qui, n'ayant plus rien à attendre de la vie présente, se raccrochent naturellement à la vie future. Non! puisque, de cette vie future, ils ne voulaient pas, avant que Catherine intervînt. D'ailleurs, les conversions au seuil de l'éternité ne sont pas les seules. Combien de pécheurs, qui n'avaient pas à redouter une mort immédiate, comme les deux brigands ou Tuldo, Catherine n'a-t-elle pas ramenés à Dieu! Le vieux chevalier Niccolo Saraceni; Giacomo Tolomei, « l'un des plus arrogants et des plus joyeux viveurs de Sienne »; Francesco Malavolti, dont le tableau qu'il nous a laissé de sa vie sensuelle, nous montre jusqu'où le conduisait la frénésie du plaisir. Il était entré chez Catherine « en homme animal et presque satanique », — ce sont ses propres impressions. —

Au premier mot de la sainte, il se sentit profondément remué, et, quand il sortit, ce fut pour aller se confesser. Et ces deux amis de Francesco, qui avaient juré que, fût-elle Notre-Seigneur en personne, Catherine n'aurait pas raison d'eux! Ils étaient à peine devant elle, qu'ils pleuraient comme des enfants, et tombaient à ses genoux: « Madona, dis-nous ce que nous devons faire! Nous nous rendrons à Rome ou à St.-Jacques de Compostelle pour expier nos péchés. » Et tant d'autres, si nombreux que Grégoire XI lui avait permis d'emmener partout avec elle trois prêtres destinés à entendre les confessions de ceux que convertirait sa parole. Ils ne chômaient pas, ses trois pénitenciers! Dans le Val d'Orcia, la tâche fut lourde à ce point que, malgré trois ou quatre confesseurs de renfort, Raymond de Capoue se plaignait de ne pouvoir y suffire.

La conversion des âmes n'absorbait pas cependant toute l'activité de Catherine; avec un zèle égal, elle s'appliquait à leurs progrès. Qu'elles sont délicieuses et édifiantes ses lettres de direction spirituelle, surtout celles qu'elle envoie aux membres de sa « brigata ». « Ne sais-tu pas », disait-elle à Francesco Malavolti, qui essayait de lui dissimuler une faute qu'il avait commise, « ne sais-tu pas que mon regard suit continuellement mes enfants dans les voies où ils s'engagent? » Vraiment elle ne les quittait pas; lorsqu'ils étaient en voyage, leurs besoins, leurs dangers lui étaient connus.

Elle les affectionnait plus que sa vie, mais son affection était aussi virile que tendre. « Tu m'as supplié de t'adopter pour mon fils », écrit-elle à un jeune poète Siennois, Neri di Landacio, « et quoique je sois misérable et indigne, je t'ai adopté avec un grand amour,m'engageant à répondre devant Dieu de toutes les fautes que tu peux avoir commises et que tu pourras commettre. » En retour, il faut que Neri « se détache entièrement du siècle, car le monde est opposé à Dieu et Dieu opposé au monde, et ils ne peuvent rien avoir de commun ». A sa fidèle amie, Alessia Saracini, elle écrit : « je désire te voir suivre la doctrine de l'Agneau sans tache d'un cœur libre, te voir dépouillée de la créature et uniquement revêtue du Créateur... Visite chaque jour le jardin de ton âme à la lumière de la foi, afin d'en arracher les épines qui étoufferaient la bonne semence et d'en remuer la terre, c'est-à-dire de dépouiller chaque jour ton cœur. »

Stephano Maconi avait accompagné Catherine à Avignon. Sa mère, impatiente, exige qu'il revienne. « Courage, lui répond la sainte, je ne veux pas que vous dormiez plus longtemps dans la négligence et dans l'amour sensitif : relevez-vous par un immense et ardent amour, baignez-vous dans le sang du Christ, cachez-vous dans le sang du Crucifié ».

Même réclamation de la part de sa mère. Lapa se trouve si abandonnée ! Pourquoi sa fille a-t-elle entre-

pris ce pénible voyage en France? Pourquoi y demeure-t-elle si longtemps? Même réponse de Catherine, qui se préoccupe plus d'élever l'âme de sa mère que de favoriser son amour trop naturel. Qu'elle se rappelle l'exemple de la Vierge qui, pour la gloire de son fils, renonça à la consolation de vivre auprès des apôtres et consentit à les laisser se disperser par le monde. « Vous parlez de mourir si je ne vous réponds pas aussitôt! Ceci vient de ce que vous aimez davantage la partie de moi-même que j'ai tirée de vous que celle que j'ai reçue de Dieu. Elevez donc un peu votre cœur et votre âme vers la très sainte croix qui adoucit toute peine, et ne croyez pas être abandonnée de Dieu ni de moi. »

D'importantes négociations en vue de reconcilier les cités italiennes avec le Saint-Siège, d'organiser la croisade, d'éteindre le schisme, mirent Catherine en rapport avec les plus hauts personnages de son temps: le condottiere anglais John Hawkwood; Bernabo Visconti, tyran de Milan; les gouverneurs de Sienne, de Florence, de Rome; Louis d'Anjou, roi de Hongrie et de Pologne; Jeanne, reine de Naples; Charles V, roi de France. D'aucune de ses lettres on ne peut dire qu'elle est purement politique. Quelle que soit l'affaire à traiter, Catherine ne demeure jamais à la surface, elle déteste la politique de ficelles et d'équivoques, de flatteries et de dénigrement: quand elle discute les graves intérêts de l'Eglise ou des Etats, elle place ses correspondants en

face de Dieu, et s'adresse à leur conscience. « Il me semble à ce que j'ai appris, » écrit-elle au roi de France, « que vous commencez à vous laisser entraîner par les conseils pernicieux des enfants de ténèbres; or, vous savez que si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice... Je suis fort étonnée qu'un catholique tel que vous, qui veut craindre Dieu et agir en homme courageux, se laisse mener comme un enfant et ne voie pas à quelle ruine il s'expose lui-même et expose les autres en laissant obscurcir la sainte lumière de la très sainte Foi... »

N'eût-elle atteint que les laïcs, la Restauration morale entreprise par Catherine de Sienne, serait admirable. Par la volonté du Christ, elle s'étendit aux religieux, aux prêtres, aux cardinaux, voire même au chef suprême de l'Eglise. « Je t'enverrai vers *les Pontifes* et les *souverains*, lui avait dit Notre-Seigneur ». Catherine a pour mission de réformer l'Eglise. Sur son lit de mort, elle témoignera que, durant les sept dernières années de sa vie, elle a prié, lutté, souffert dans ce but. Mais n'identifions pas la réforme que rêve Catherine, et celle que prêchera, deux siècles plus tard, Luther, le moine apostat. Luther déserte l'Eglise, qu'il accuse de donner la mort aux âmes; Catherine se plonge dans l'Eglise, qu'elle affirme être l'unique source de lumière et de vie. Les pages où elle développe cette idée seraient à citer en entier. Plus encore que le XIVme, le XXme siècle a

besoin qu'on lui rappelle que le Pape est le « Christ de la terre, et qu'il faut être soumis aux pasteurs de l'Eglise,» non pas à cause d'eux, mais en vertu de l'obéissance que nous devons à Dieu, qu'ils représentent auprès de nous.» « Si vous me dites, affirme énergiquement Catherine: il semble que l'Eglise marche à reculons et qu'elle ne puisse s'aider elle-même, ni venir au secours de ses enfants; je vous répondrai que ce n'est qu'une apparence extérieure. Considérez l'intérieur, et vous y trouverez une force que ne possèdent pas ses ennemis... Il nous faut tous passer par la porte de Jésus crucifié, laquelle porte ne se trouve nulle part ailleurs que dans l'Eglise. »

Sa foi inébranlable en la divinité de l'Eglise, sa certitude absolue que ni les démons, ni les hommes ne pourraient prévaloir contre elle, ne cachaient pas à Catherine les laideurs et les plaies de l'Epouse du Verbe de Dieu fait chair. Que de fois elle stigmatise en paroles de feu la négligence ou l'inconduite des mauvais pasteurs. L'intuition plus nette de l'idéale beauté dont l'Eglise aurait dû resplendir l'enflammait d'une sainte colère contre les vices, ou simplement les faiblesses, les hésitations de tous ceux à qui leur consécration à Dieu imposait de conduire ou d'édifier les âmes.

« Quand les fleurs restent trop longtemps dans l'eau, » écrit-elle au curé d'Asciano, ville située au sud de Sienne, « elles pourrissent et empestent au lieu de

répandre un doux parfum. Vous autres prêtres, vous êtes des fleurs dans l'Eglise de Dieu, des fleurs placées sur l'autel, mais quand ces fleurs séjournent dans les eaux du vice, de l'impureté et de la vie profane, elles exhalent une odeur fétide, qui empoisonne les fidèles. Réveillez-vous donc et ne sommeillez plus. » Elle est plus sévère encore pour le curé de Semignano, qui ne parvient pas à s'entendre avec un confrère. Le curé-doyen de Casole di Val d'Elsa est dans le même cas. Catherine lui démontre qu'en haïssant son ennemi, il est à lui-même son pire ennemi.

Tous n'étaient pas prêts à suivre les conseils de Catherine, ni même à supporter son franc-parler. Un Franciscain, célèbre professeur de théologie au couvent de Sienne, avait commencé une série de prédications dirigées contre elle. Désireux de se documenter, il vint la voir. « Bonne petite fille, mais pas très douée », pensait-il en la quittant. Le surlendemain, de bon matin, le savant professeur frappait à la porte de la bonne petite fille pas très douée, se jettait à ses pieds et apprenait de sa bouche comment devait vivre un vrai fils du Poverello d'Assise. Deux autres docteurs en théologie, Gabriele di Volterra, Franciscain, et Giovanni Terzo, Augustin, avaient résolu d'embarrasser Catherine par des questions captieuses. Ce fut elle qui prit l'offensive. « Comment voulez-vous comprendre quelque chose au royaume de Dieu, s'écria-t-elle, vous qui ne vivez que

pour le monde et qui ne tendez qu'à être bien vus des hommes et glorifiés par eux. En dépit de toute votre science, vous vous rendez peu utiles aux autres, tout en vous nuisant à vous-mêmes, car vous ne cherchez que l'écorce et non la moëlle. Pour l'amour de Jésus crucifié, cessez de vivre ainsi. » Et les deux docteurs en théologie, maîtres réputés, mais religieux médiocres, comprirent à l'école de Catherine qu'il vaut mieux imiter Jésus-Christ qu'expliquer sa doctrine.

Parmi les augustins de Lecceto, Catherine comptait plusieurs disciples fervents, entre autres le fameux William Flete, bachelier ès arts à l'Université de Cambridge, qu'elle s'efforce d'amener à un plus complet oubli de lui-même et à la pratique plus généreuse de la charité. A Gorgona, sur les instances du Prieur des Chartreux, elle adresse aux religieux une allocution sur la vie monastique, ses conditions, ses dangers, et elle s'adapte si parfaitement aux nécessités spirituelles de son auditoire, qu'elle donne à chacun des moines les avis et les conseils dont son âme a besoin.

« J'ai faim », soupirait souvent Catherine. Oui, elle avait faim des âmes, en particulier des âmes sacerdotales et religieuses. Elle les voulait grandes, belles, pures, généreuses. De celles qui faisaient partie de sa « brigata », c.-à-d. de sa famille spirituelle, elle exigeait beaucoup. Le pauvre Raymond de Capoue, son confesseur, en savait quelque chose. La force n'était

pas sa vertu dominante; en face des difficultés ou des contradictions, facilement il tremblait et chancelait. Catherine ne supportait pas sa pusillanimité et l'en reprenait vertement.Envoyé en France par Urbain VI,pour détacher le roi Charles V de l'Antipape, le timide Raymond eut peur des embûches et n'osa pas dépasser Gênes. « Vous n'étiez pas encore digne de combattre, lui écrit son énergique pénitente, vous avez été laissé à l'arrière comme un enfant, et vous avez fui le danger, et vous vous en êtes réjoui. »

Elle était en droit de parler ainsi. Elle n'avait pas eu peur, elle, trois ans auparavant, lorsque Florence, ruinée par l'interdit de Grégoire XI, lui avait demandé d'aller plaider sa cause: sans hésiter, elle était partie pour Avignon, où elle savait qu'elle aurait à souffrir et à lutter. Le Pape était irrité; son entourage lui conseillait la guerre et Catherine venait négocier la paix! Elle venait en outre arracher le Pape à la France et le décider à commencer une bonne fois la Réforme de l'Eglise. Tâche bien autrement épineuse, à laquelle, plusieurs fois déjà, elle s'était employée dans ses lettres aux légats du St-Siège ou à Grégoire lui-même. « La paix, la paix, la paix, très cher Père », écrit-elle, au cardinal légat Pierre d'Estaing. « Faites considérer au Souverain Pontife que la perte des âmes est plus importante que celle des cités, car Dieu exige de lui le salut des âmes bien plutôt que la conquête des cités. »

Et à un autre représentant de la politique pontificale en Italie, l'abbé de Marmoutiers, Gérard du Puy: « Je crois qu'il serait bon que notre doux Christ de la terre (le Pape) se libérât de deux choses qui corrompent l'Epouse du Christ. La première est la trop grande affection qu'il témoigne à sa famille, dont il s'occupe avec trop de sollicitude... La seconde est une douceur excessive fondée sur trop d'indulgence. Hélas! Hélas! les membres du Christ se corrompent parce que personne ne les châtie. » A Avignon, tout se ligua contre elle: politiciens, cardinaux, parents du pape la combattirent à l'envi. Le Pape ne lui prêtait que le pauvre concours d'une volonté branlante. La conviction qu'il fallait, pour restaurer l'Italie et l'Eglise, que le Pape fût à Rome, soutint sa volonté de vaincre; et elle vainquit. Rome revit enfin ses pontifes.

Une épreuve, plus terrible que l'exil devait bientôt frapper l'Eglise: le schisme. Catherine mit tout en œuvre pour combattre cette nouvelle cause de perturbation morale. Elle n'est pas tendre pour les trois cardinaux italiens qui ont suivi l'antipape: le langage qu'elle leur tient est dur: elle parle de mensonge effronté, d'aveuglement digne de mort, de simonie, de démon élu par d'autres démons. Ses lettres se multiplient; elle écrit aux hésitants et aux ennemis pour les gagner à la cause d'Urbain; elle écrit aux amis, pour les confirmer dans l'attachement au Pontife légitime; aux sommités du

monde ecclésiastique et religieux elle demande de se réunir dans la Ville éternelle et de former un rempart et une garde d'honneur autour du Pape; elle écrit à Urbain pour qu'il marche sans crainte au combat, sûr que l'assistance de Dieu ne lui fera jamais défaut...

Malgré son infatigable activité, Catherine n'eut pas la consolation de voir la fin du schisme; du moins voulut-elle que sa mort fût un dernier acte d'amour de l'Eglise et des âmes. Elle s'offrit pour elles en holocauste. « Soyez convaincus, mes très chers et très doux enfants, disait-elle peu d'instants avant sa mort, que, si je meurs à présent, c'est parce que j'ai immolé et offert ma vie pour la sainte Eglise... Je suis prête à donner ma vie mille fois le jour, chaque fois dans de plus grandes tortures, si c'était possible, pour l'honneur de Dieu et le salut du prochain. »

L'ACTION DIPLOMATIQUE
de
S. CATHERINE DE SIENNE.

CHAPITRE II.

L'Action Diplomatique de S. Catherine de Sienne.

L'éclat et le nombre des conversions dont elle fut l'instrument providentiel, l'élan surnaturel qu'elle sut imprimer aux clercs et aux laïcs mettent Catherine de Sienne au premier rang des réformateurs du XIVe siècle. La part extraordinairement active qu'elle fut appelée à prendre à la politique et à la diplomatie de son temps lui fait une place non moins remarquable dans l'histoire de l'Italie et dans celle de l'Eglise.

Une mystique diplomate! A plusieurs le rapprochement peut paraître assez inattendu! Les purifications successives auxquelles l'âme doit se soumettre pour

s'élever progressivement dans la contemplation du divin, ont pour résultat de la détacher du terrestre. La vie en Dieu et avec Dieu suppose la mort au monde et à soi-même; et qui veut, comme l'apôtre S. Paul, gagner J.-Ch., doit, à son exemple, regarder tout le reste comme de la balayure. Toutes ces dispositions, excellentes chez une mystique, constituent, semble-t-il, de graves défauts chez un diplomate, dont l'habileté consiste précisément à voir tout ce qui se passe, à ne rien perdre de ce qui se dit, afin de pouvoir deviner, et, à l'occasion déjouer ce qui se trame. Art difficile que celui des négociations, et qui requiert, avec la prudence qui dose la parole et le silence, la promptitude à saisir exactement, jusque dans leurs sources les plus cachées et leurs répercussions les plus lointaines, les moindres pulsations de la vie sociale. Tandis que le mystique s'abstrait des préoccupations d'ici-bas et se retire dans les sphères sereines où habite l'Immuable, le diplomate s'absorbe dans le souci des affaires temporelles et se jette dans la mêlée où elles se débattent.

Catherine de Sienne qui rêvait de se plonger en Dieu et de se consacrer uniquement à son service était loin de soupçonner que la diplomatie entrât pour une part dans sa vocation. Dieu lui avait assigné un rôle extraordinaire, unique, dans la crise aiguë que traversaient alors l'Italie et la Chrétienté. C'est ce rôle que nous

allons essayer de mettre en lumière, *en laissant la Sainte nous retracer elle-même dans ses lettres,* quelque chose de sa carrière diplomatique.

Ce n'est guère qu'aux environs de 1370 (1), qu'il faut placer les débuts de ce que l'on est convenu d'appeler sa vie publique. Catherine était alors âgée de 23 ans, et n'en avait plus que dix à passer sur la terre.

Nous aurions pu diviser cette décade en 3 périodes: la 1re allant de 1370 au mois de juin 1376, date de son arrivée à la cour d'Avignon; la 2e comprenant son séjour à Avignon, l'année 1377 et l'année 1378, jusqu'à la mort de Grégoire XI; la 3me s'ouvrant avec l'élection d'Urbain VI, le 8 avril 1378 et se terminant à la mort de Catherine, le 29 avril 1380. Il nous a paru plus intéressant de grouper les principaux événements de ces 10 années autour des 2 idées que voici: pacification de l'I-

---

(1) La Mère Drane, dans son histoire de S. Catherine, t. I, p. 370, dit: « La première lettre offrant un caractère politique, fut écrite par Catherine et adressée en 1372 au cardinal Pierre d'Estaing. Ainsi que le remarque un écrivain français, cette lettre nous la montre en possession complète d'une influence politique déjà à son apogée et non à ses débuts. Ce qu'on est convenu d'appeler la vie publique de S. Catherine, commence donc à une époque de beaucoup antérieure. » T. I, p. 176, le même auteur, après avoir raconté les conversions opérées par Catherine en 1370 et 1371, ajoute: « Sa vie publique date en réalité de cette époque. »

talie; rétablissement et affermissement du Saint-Siège dans la ville éternelle. Deux éclatantes manifestations de cette ardente charité envers Dieu, l'Eglise et le prochain qui est l'une des caractéristiques de la vie de S. Catherine, comme elle est l'un des fondements de sa doctrine spirituelle.

§ 1. Pacification de l'Italie.

Nous l'avons signalé déjà, la grande plaie de l'Italie au moyen âge était les haines héréditaires qui divisaient les familles. La guerre du sacerdoce et de l'empire, les luttes féodales, les tempêtes de la démocratie avaient fait naître et entretenaient des inimitiés implacables. Comme les autres villes italiennes, Sienne était déchirée par des dissensions intestines: nobles et petit peuple, guelfes et gibelins s'y disputaient le pouvoir avec acharnement. La victoire des « popolani », en juin 1369, avait installé au palais de la Seigneurie le gouvernement des XV, qui fut dit « des réformateurs » et prit le titre des XV seigneurs défenseurs du peuple de Sienne. Ils ne réformèrent rien et furent de piètres défenseurs des intérêts du peuple. Préoccupés avant tout de protéger leurs personnes et leurs fortunes, ils n'hésitaient pas à frapper sans merci quand ils les croyaient menacées. Pour n'avoir invité aucun « réformateur » à un diner champêtre qu'il of-

frait à ses amis, Agnolo di Andrea fut condamné à mort. Ils avaient l'amour-propre chatouilleux et féroce ces Messieurs de la Seigneurie de Sienne! Il nous est impossible de préciser la date et les circonstances de leur première rencontre avec Catherine. Vraisemblablement c'est l'éclat de sa sainteté et le retentissement de conversions fameuses, dues à son intervention, qui les déterminèrent à recourir à elle.

Toujours est-il que son ascendant est considérable en 1374. Cette année, elle est à Montepulciano, où elle travaille à reconcilier les familles. Les gouverneurs de Sienne lui députent Thomas Guelfaccio, porteur d'une lettre où ils la rappellent en toute hâte pour les aider dans des affaires qui ne peuvent s'arranger sans son assistance. « Vous désirez mon retour, répond Cathe-
« rine, et vous me demandez les moyens d'arriver à cet-
« te paix. Je suis incapable de la moindre chose; mais
« je laisserai agir Dieu, et j'inclinerai la tête selon que
« le Saint-Esprit me permettra d'obéir à vos ordres et
« d'aller où voudra votre bon plaisir; car je mettrai
« toujours la volonté de Dieu avant celle des hommes.
« Jusqu'à présent, je ne vois pas qu'il me soit possible
« de venir, parce que il faut que je traite une affaire
« importante pour le couvent de Sainte Agnès et que je
« reste avec les neveux de messire Spinello pour la ré-
« conciliation des fils de Lorenzo... Je ne voudrais pas
« que, par ma négligence ou par mon brusque départ,

« tout fût arrêté. Je craindrais de déplaire à Dieu; je « reviendrai le plus tôt que Dieu m'en fera la grâ- « ce (1). »

Cette démarche des Seigneurs de Sienne est d'autant plus étonnante que nous savons avec quelle mâle énergie et quelle sainte liberté elle leur prêchait la justice... « Oui, mes chers Seigneurs, celui qui est aveugle, celui « dont l'intelligence est obscurcie par le péché mortel « ne peut se connaître et connaître Dieu: il ne pourra « pas non plus voir et corriger les défauts de ceux qui « lui sont soumis, et, s'il les corrige, ce sera avec les té- « nèbres et l'imperfection qu'il a en lui. Souvent, à cau- « se de ce défaut de connaissance, j'ai vu, et je vois en- « core punir ceux qui sont innocents, et ne pas punir « ceux qui sont coupables et mériteraient mille « morts (2). »

Ailleurs (3), elle s'en prend aux « popolani » qu'elle accuse de ravir au prochain l'honneur et la réputation, la fortune, la vie même; elle les menace de la verge du souverain juge, qui peut leur rendre les coups qu'ils portent à leur prochain. Elle ne les flatte pas ces XV, qu'elle appelle ces chers seigneurs dans le Christ; elle les fustige autant qu'elle les exhorte; elle dé-

---

(1) Lettre 60, édit. Cartier.

(2) Lettre 59.

(3) Lettre 61.

nonce sans pitié leur ambition, leur cupidité, leur crainte servile, leur conduite: Pilate, par crainte de perdre sa puissance, ne reconnut pas la vérité et fit mourir le Christ. Il faut qu'ils apprennent tout d'abord à gouverner la cité, qui est à eux, c.-à-d. leur âme, pour être capables de gouverner la cité qui leur est confiée. Le pouvoir qu'ils ont n'est pas à eux, il leur est prêté, et malheur à eux s'ils ne peuvent le rendre, quand il leur sera redemandé, sans s'exposer à la mort éternelle (1).

Elle développe les mêmes principes élevés dans ses lettres au marquis Pierre du Mont S. Marie, sénateur de Sienne de 1375 à 1376. Plus tard, elle écrit de Rome à André Vanni, nommé capitaine du peuple pour les mois de septembre et d'octobre 1379: « La justice ne « doit être violée ou altérée ni par la crainte de la souf- « france, ni par celle de la mort corporelle, ni par les « menaces, ni par les flatteries, ni pour le plaisir d'au- « cune créature, ni pour aucun bien de ce monde. Elle « ne doit pas trafiquer de l'honneur et de la vie des hom- « mes pour de l'or, comme font ceux qui vivent injuste- « ment, sans aucune règle et sans suivre la lumière de « la raison. Le juste n'abandonne la justice pour rien « au monde » (2).

---

(1) Lettre 60.
(2) Lettre 68.

Non contente d'éclairer de ses conseils et d'émouvoir de ses vibrantes exhortations les gouvernants de Sienne, elle s'employait de tout son pouvoir à étouffer les haines qui divisaient la noblesse siennoise. Mortellement brouillés avec les Maconi, les Tolomaei et les Rinaldini n'avaient jamais voulu entendre parler d'un rapprochement. Sur les instances d'Etienne Maconi, qui deviendra dans la suite un de ses plus fervents disciples, Catherine accepte de négocier la réconciliation et, comme au dernier moment, les Tolomaei et les Rinaldini se dérobent, « ils ne veulent pas m'écouter, dit-elle, eh bien! ils écouteront Dieu. » Elle se rend à l'église où les ennemis viennent bientôt la prier d'être l'arbitre de leur différend. — Elle triomphe de même du vindicatif Nanni di Ser Vanni. Par politesse, il avait consenti à sacrifier une de ses quatre inimitiés, mais une seule. La prière de Catherine brisa si bien son obstination que la haine lui devint impossible. Pendant l'automne de 1377, les deux comtesses Salimbeni l'invitèrent à réconcilier leurs époux Cione et Agnolino. Ce dernier jouissait de la faveur des popolani; d'où jalousie de Cione qui leur en voulait à mort. Catherine réussit parfaitement, trop parfaitement au gré du gouvernement démocratique de Sienne, qui voyait d'un mauvais œil l'union restaurer la puissance de cette famille, l'adversaire le plus redoutable des popolani en 1368. Il s'alarma du long séjour

de Catherine chez eux et voulut qu'elle revînt à Sienne sans tarder. « Si vous vous intéressiez à vous-mêmes « autant que nous nous y intéressons, leur répond-elle, « vous et tous les habitants de Sienne, vous éviteriez les « pensées et les passions sans fondement, et vous fer- « meriez les oreilles pour ne pas entendre... Je vous « aime plus que vous ne vous aimez et je désire comme « vous votre paix et votre conservation » (1). A la même occasion, elle écrit fièrement à l'orfèvre Salvi, un des personnages influents de Sienne: « Que le démon le « veuille ou non, j'emploierai toute ma vie pour l'hon- « neur de Dieu, le salut des âmes, pour le monde entier « et surtout pour ma patrie. Quelle honte pour les citoy- « ens de Sienne de croire et de s'imaginer que nous « nous occupons de politique sur la terre des Salimbe- « ni ou autre part. Ils croient que nous tramons des « complots...; je veux triompher du démon et lui ôter le « pouvoir qu'il a pris sur l'homme par le péché mortel; « je veux ôter la haine de tous les cœurs et les réconci- « lier avec Jésus crucifié et avec le prochain; ce sont là « les complots que nous tramons » (2)

Malgré l'humeur jalouse des Seigneurs de Sienne et leur désir d'accaparer toute l'influence de Catherine à leur profit, sa mission pacificatrice débordait sa ville

---

(1) Lettre 59.
(2) Lettre 312.

natale. Elle écrit aux magistrats de Pise, de Lucques, de Volterra, de Foligno, de Bologne (1) des lettres admirables de sagesse et de fermeté, où elle attaque le grand ennemi de la paix, l'amour-propre désordonné. « Je vous le demande et je le veux, dit-elle à Pierre « Gambacorti, seigneur de Pise en 1375, soyons liés par « ce doux et véritable lien (elle parle de la volonté de « Dieu), et afin que vous puissiez mieux le faire ouvrez « l'œil de la connaissance de vous-même, et vous verrez « que non seulement vous n'êtes rien, mais que vous « commettez sans cesse le mal et l'iniquité. C'est ainsi « que naîtra en vous un principe de sainte justice. Que « ce soit elle, et non pas la haine ou le désir de plaire à « la créature qui vous fasse punir les fautes que vous « voyez; punissez surtout vos fautes, quand vous vous « en apercevez. » Même fermeté dans les conseils qu'elle donne à Benuccio et à Bernard Hubert de Belfort, qui occupent le pouvoir à Volterra.

Aux anciens, aux consuls et gonfaloniers de Bologne qui avaient réclamé ses prières et ses lumières, elle répond: « L'amour-propre est la perte de l'âme et la « ruine de la cité de la terre. Je veux que vous sachiez « bien que rien ne divise le monde et les peuples com- « me l'amour-propre; c'est de lui que sont nées et que « naissent toutes les injustices. Il me semble que vous

(1) Lettres 71, 73, 75, 76, 77.

« avez le désir de conserver et d'augmenter la prospéri-
« té de votre ville, et c'est ce désir qui vous a porté à
« m'écrire... Si vous êtes des hommes justes, si vous
« gouvernez sans passion, sans amour-propre, sans in-
« térêt particulier, mais pour le bien général, qui a pour
« fondement la pierre vive, le Christ, le doux Jésus, si
« vous agissez toujours avec sa crainte et en l'invo-
« quant, vous conserverez la prospérité, la paix et
« l'union de votre cité; je vous en conjure par amour
« pour Jésus crucifié, car il n'y a pas d'autre moyen. »

Parmi les villes qui bénéficièrent de l'ardente charité et de la sagesse consommée de Catherine nous n'avons pas cité tout-à-l'heure *Florence* (1). C'est à dessein; si importante, si extraordinaire y fut son intervention, que nous serions impardonnable de ne pas l'étudier un peu plus en détail. Florence était la ville guelfe par excellence, dévouée corps et biens à l'Eglise et au Pape. Le 24 octobre 1371, elle renouvelait encore son alliance avec Grégoire XI et plusieurs communes de la Toscane, en vue de briser la puissance de Bernabo Visconti, seigneur du Milanais, chef des gibelins en Lombardie et l'ennemi le plus acharné de l'Eglise.

Après la défaite de Bernabo près du fleuve Chiese, le

---

(1) Pastor: *Histoire des Papes.* T. I, p. 116-123. — Capecelatro: *Histoire de S. Catherine de Sienne et de la Papauté de son temps,* pp. 190-234; 312-343; 403.

Pape commit la faute de lui accorder, avant de l'avoir mis complètement hors d'état de nuire, une trève qui fut signée le 6 juin 1374. Le fin politique qu'était Bernabo l'employa à accentuer le mouvement d'opinion hostile au Pape, que, depuis 1372, ses émissaires essayaient de provoquer, en répandant dans Florence le bruit que le Pape et ses légats avaient le dessein de s'emparer de la Toscane.

Le procédé était perfide, mais il était habile; il attisait la haine que les légats du Saint-Siège, français pour la plupart, et d'une conduite pas toujours très recommandable, avaient accumulée dans les cœurs italiens. Deux fautes servirent à merveille la politique de Visconti. Guillaume Noëllet, légat à Bologne, refusa aux Florentins, éprouvés par la disette, de s'approvisionner dans les terres d'Eglise, et il ne sut pas empêcher les troupes mercenaires, inoccupées par suite de la trève, d'envahir le territoire de Florence, où elles portèrent le ravage et cherchèrent à surprendre Prato. D'autre part, l'Abbé de Montmajeur, qui commandait à Pérouse, prit trop ouvertement parti pour les Salimbeni contre le peuple de Sienne.

Il n'en fallait pas davantage pour que les visées annexionnistes du Saint Siège parussent évidentes à des esprits prévenus contre lui. Florence rompt avec le Pape, s'allie à Visconti et appelle toute l'Italie sous son étendard rouge où brille en lettres d'argent le mot fas-

cinateur de Liberté. C'était l'insurrection. Elle fit des progrès d'une rapidité effrayante. Commencée en novembre 1375, elle avait gagné à la fin de décembre, Citta di Castello, Viterbe, Montefiascone, Narni, Pérouse, Assise, Spolète, Eugubbio, Camerino, Radicofani, Urbino, Todi, presque tout le Patrimoine et le duché de Spolète. Et l'exemple était bientôt suivi par Civita-Vecchia, Ravenne, Ascoli, presque toute la marche d'Ancône et la Romagne.

Catherine était à Pise lorsqu'elle apprit le danger que courait la papauté. Après avoir affermi cette ville et celle de Lucques dans la fidélité à l'Eglise, elle revint à Sienne contenir les gibelins. Puis, voulant à tout prix empêcher la guerre entre le Pape et Florence, elle écrivit aux 2 partis, en vue de les amener à un accommodement. Au début de 1376, le Pape reçoit lettre sur lettre, où, tout en reconnaissant la culpabilité des Florentins, elle plaide éloquemment les circonstances atténuantes et réclame pour eux l'indulgence. « Vous les vaincrez « plus sûrement avec les armes de la douceur, de l'a- « mour et de la paix qu'avec celles de la guerre... Il ne « me semble pas que Dieu me manifeste un autre re- « mède que la paix. La paix donc, la paix pour l'amour « de Jésus crucifié. Ne vous arrêtez pas à l'ignorance « et à l'orgueil de vos enfants (1) ». « Leur mauvaise

(1) Lettre 2.

« conduite est inexcusable; et cependant il leur a sem-
« blé qu'ils ne pouvaient pas agir autrement à cause
« des peines, des injustices et des iniquités que leur
« ont fait endurer de mauvais pasteurs et de mauvais
« gouverneurs. Miséricorde donc, Père, je vous le de-
« mande pour eux. Gagnez-les par votre amour et vo-
« tre bonté, en leur faisant une double et miséricor-
« dieuse réprimande » (1). Elle presse les gens qui entourent le Pontife, Nicolas d'Osimo, son secrétaire, le cardinal Jacopo Orsini, le cardinal portugais Pierre, d'user de toute leur influence pour l'incliner à la paix.

A Florence, elle stimule ceux des citoyens qu'elle juge le plus capables de calmer les esprits. « Ce n'est
« pas sans un grand motif, écrit-elle à Soderini, prieur
« des arts à Florence, que Dieu vous a mis à même de
« faire la paix et de rétablir l'union avec la S. Eglise,
« c'est pour vous sauver, vous et toute la Toscane. Il ne
« me semble pas que la guerre soit une si douce chose
« pour que nous devions la rechercher lorsque nous
« pouvons l'éviter... Je vous assure que si vous ne dis-
« posez pas tout pour la paix, si vous ne la demandez
« pas avec humilité, vous tomberez dans une ruine plus
« grande que jamais (2). Vous avez un père si bon, dit-

(1) Lettre 4.
(2) Lettre 53.

« elle dans la même lettre, que non seulement il est prêt « à vous pardonner, si vous revenez, mais qu'il vous in- « vite à la paix, malgré les injures qu'il a reçues de « vous ».

Cédant, en effet, aux instances de Catherine, Grégoire XI, dont les préparatifs de guerre étaient terminés, voulut tenter les voies de conciliation. Il envoya Nicolas Spinello de Giovinazzo,sénéchal de Provence, et Barthelemy Giocoppi offrir aux Florentins l'affranchissement de Pérouse et de Citta di Castello, deux villes des états pontificaux; mais il exigeait en retour qu'ils renonçassent à la guerre et n'excitassent plus Bologne à la révolte.

D'aussi favorables propositions, après une insurrection comme celle de novembre 1375, étaient pour Catherine un brillant succès. Malheureusement, les Florentins le lui gâtèrent.

Tandis que les négociations se poursuivaient, le parti de la guerre représenté par les « Huit » ordonna à Antonio Bruscoli de soulever Bologne. Le 19 mars, il entrait dans la ville; les Bolonais chassaient le légat pontifical, aux cris de « Mort à l'Eglise » et demandaient à faire partie de la ligue révolutionnaire. Cette félonie, jointe à l'insolence des ambassadeurs de Florence qui, après avoir attendu le dernier jour du délai qui leur avait été accordé pour se justifier, vinrent en plein consistoire, devant un Pape français, devant des

cardinaux presque tous français, accuser et injurier les français qui gouvernaient en Italie au nom du Saint-Siège, cette félonie et cette insolence consommèrent le triomphe du parti de la guerre à la cour d'Avignon. Le 18 mai 1376 (1), Grégoire XI prononçait une sentence rigoureuse: les bourgeois de Florence étaient excommuniés, leur ville mise en interdit, et Florence, ses habitants, leurs biens mis hors la loi. En même temps la compagnie des Bretons, sous la conduite du cardinal des Douze-Apôtres, Robert de Genève, recevait l'ordre de passer les Alpes. C'était la guerre.

Par suite de la condamnation pontificale, Florence se trouvait dans une situation épouvantable, au spirituel comme au temporel; ce n'était pas rien, même au temporel, qu'une excommunication et un interdit au moyen âge. Les Huit résolurent de négocier. Par l'éclat de leur science et de leurs talents, plusieurs personnages s'imposaient à eux comme médiateurs. Ils pensèrent à Catherine et, chose vraiment inouïe, c'est à l'humble vierge de Sienne, alors âgée de 29 ans, qu'ils confièrent la défense de leurs intérêts.

Reçue avec les plus grands honneurs par la magistrature, à son arrivée à Florence, la sainte se mit immédiatement à l'œuvre. La surexcitation contre les légats français, l'opposition des partis, surtout celle des Ricci

(1) Capecelatro: *op. cit.* p. 217.

et des Albizzi, l'excessive complication des rouages administratifs de la ville la lui rendaient singulièrement épineuse. Néanmoins sa diplomatie fut des plus simples: dire nettement leur fait aux Florentins pour les amener à reconnaître leurs torts à l'endroit du Pape et obtenir de celui-ci qu'il renonçât à la répression par les armes, et enlevât tout motif de plainte légitime aux mécontents, en cassant les gouverneurs indignes.

Raymond de Capoue fut chargé de porter à Grégoire XI une lettre qu'elle termine par ce vibrant appel à la paix: « Ne vous éloignez pas de la paix à cause de ce « qui est arrivé à Bologne, mais venez. Je vous assure « que les loups furieux viendront mettre la tête sur vo- « tre sein comme de tendres agneaux, et ils vous de- « manderont miséricorde à vous, leur Père » (1). Ces paroles témoignent d'un certain apaisement des esprits à Florence. Dans une lettre de fin mai 1376, elle confirme la bonne nouvelle à Grégoire. « Allons, mon Père, « animez-vous d'un grand désir en attendant le secours « de la Providence, car il me semble que la divine bon- « té se prépare à changer en agneaux les loups fu- « rieux. Aussi, je viens avec empressement les ramener « humiliés sur votre sein. Je suis sûre que vous les re- « cevrez en père, car vous avez appris de la douce et

(1) Lettre 5.

« suprême Vérité que lorsque le bon Pasteur retrouve
« sa brebis perdue, il la prend sur ses épaules et la ra-
« mène au bercail. Vous ferez de même, mon Père, par-
« ce que votre brebis est retrouvée, vous la mettrez sur
« les épaules de l'amour et vous la ramènerez au ber-
« cail de la Sainte Eglise (1).

Hélas! vers la même époque, le 27 mai, Robert de Genève et ses Bretons quittaient Avignon pour venir combattre les ennemis de l'Eglise en Italie. Les notables de Florence supplièrent Catherine d'intercéder pour eux de vive voix auprès du Pape: le gouvernement tout entier, y compris les huit de la guerre, lui firent les plus belles promesses: ils s'engageaient à s'humilier devant le Pape comme des enfants dociles, et à la faire suivre d'ambassadeurs qui n'agiraient que d'après ses ordres.

N'écoutant que son amour de la paix, Catherine se mit en route. Le 18 juin 1376, elle était à Avignon et, deux jours après, sur les ordres du pape, elle paraissait à la cour pontificale pour y plaider, en consistoire solennel, la cause des Florentins. La voyez-vous l'humble fille du teinturier de Sienne devant l'auguste et impressionnante assemblée? Avec respect, mais sans timidité, elle prononça en langue toscane un discours que Raymond de Capoue traduisait en latin. En voici le ré-

---

(1) Lettre 6.

sultat, à peine croyable, d'après les propres paroles de Grégoire XI : « Afin que vous voyiez clairement, ô femme, que je veux la paix et la concorde, je remets toute chose entre vos mains, vous recommandant seulement l'honneur et le bien de la Sainte Eglise. »

La mauvaise volonté des Florentins allait, encore une fois, faire échouer des négociations en si bonne voie. Les ambassadeurs promis traînèrent ; le 28 juin 1376, ils n'étaient pas encore à Avignon ; la sainte s'en plaint dans une lettre qu'elle écrit, à cette date, au gouvernement de Florence. « Croyez-moi, disait Grégoire XI à Catherine, les Florentins qui n'ont pas craint de se jouer de leur pontife, se joueront aussi de vous. Ils n'enverront pas d'ambassadeurs, ou leur ambassade, s'ils en envoient une, ne conclura rien. » Il était bon prophète. Traîtres à la parole donnée à Catherine par le gouvernement de Florence, les ambassadeurs refusèrent de conférer avec elle, sous prétexte qu'ils n'avaient mission de conclure de traité qu'avec le pape ; et envers le Pape, ils se montrèrent si arrogants qu'il fallut cesser les pourparlers.

Cruelle déception pour Catherine, qui écrit à Buonnacorso de Lapo à Florence : « Si vos actions eussent « été en rapport avec vos discours, vous eussiez obtenu « la plus glorieuse paix qui fut jamais. Et je ne parle « pas ainsi sans fondement, car je sais quelles étaient « les dispositions du S. Père.... mais vos ambassadeurs

« n'ont pas fait ce qu'ils devaient faire avec les servi-
« teurs de Dieu. » (1)

Indignement trompée par les chefs et les ambassadeurs de Florence, Catherine n'en continua pas moins durant son séjour à Avignon, c.-à-d., jusqu'en septembre 1376 à préconiser la sainte politique de l'amour. Elle était impatiente de renouer les relations entre le Pape et Florence. Aussi, avant même que le pape Grégoire XI eût terminé son voyage d'Avignon à Rome: durant son séjour à Corneto, où il était arrivé le 5 décembre 1376, elle lui écrit: « la paix, la paix, très saint « Père. Qu'il plaise à votre Sainteté de recevoir vos fils « qui ont offensé leur père; votre bonté vaincra leur « malice et leur orgueil.Ce n'est point une honte de vous « abaisser pour ramener un enfant coupable: c'est au « contraire, une chose utile et glorieuse devant Dieu « et devant les hommes. Oui, plus de guerre d'aucune « sorte. Vous pouvez, sans manquer à votre conscien-
« ce donner la paix et détourner la guerre sur les infi-
« dèles » (2). Le Pape l'exauça et invita Florence à lui envoyer ses ambassadeurs, quand il serait à Rome. Ceux que l'orgueilleuse république lui envoya, devaient encore, par leurs inacceptables conditions, rendre tou-

---

(1) Lettre 51.
(2) Lettre 51.

te entente impossible; et, en attendant, les Florentins, sourds aux sages conseils de Catherine, continuaient à travailler les quelques villes restées fidèles, Cesena, Orvieto, Ancône, Osimo, Iesi et surtout Rome, pour les entraîner à la révolte.

Le cardinal de Genève favorisa leur propagande révolutionnaire par l'horrible massacre de Césène exécuté par ses ordres en février 1377. Il était facile, aux Florentins après cet acte d'inqualifiable cruauté, d'exciter à la haine contre le Pape en le rendant responsable de la conduite de son légat et, par le fait, de démontrer non seulement la légitimité, mais l'urgence d'une lutte énergique contre des abus de pouvoir aussi criants.

La situation s'aggravait de jour en jour, quand, contre toute attente, vers la fin de novembre 1377 (1), une accalmie se produisit. Bologne, la perle de la Romagne, fit sa soumission; le commandant en chef des troupes florentines embrassa la cause de l'Eglise, et le préfet de Viterbe se réconcilia. Quoique Florence eût mis un nouvel obstacle à la concorde par la violation publique de l'interdit le 22 octobre 1377 (2), le Pape voulut en profiter pour faire de nouvelles avances. Tout fut inutile;

---

(1) Christophe: *Histoire de la Papauté pendant le XIVme siècle;* t. II, p. 453.

(2) Capecelatro: *op. cit.* p. 323.

la république repoussait systématiquement toutes les propositions. Raymond de Capoue ne cessait de répéter au pape que seuls les gens au pouvoir et surtout les « Huit » de la guerre en étaient la cause, que la paix serait bientôt conclue, si le parti guelfe parvenait à maîtriser les plus turbulents. Grégoire XI demeurait sceptique. Il reprit confiance quand, un jour, des lettres, arrivées de Florence, lui certifièrent qu'il y avait une personne, de qui la puissance serait irrésistible auprès des Florentins. Ce fut de nouveau entre les mains de la vierge de Sienne que fut remise, par le Pape, la négociation la plus difficile alors dans l'Eglise. Il voulut qu'elle partît presque seule pour Florence, sous la sauvegarde du prestige dont l'entourait sa sainteté.

La sainte s'y fit précéder par une lettre adressée aux Seigneurs de Florence, lettre magnifique où elle commente en se les appliquant ces paroles de Jésus: « J'ai « désiré d'un grand désir faire la Pâque avec vous. La « Pâque que mon âme désire faire avec vous, c'est que « vous soyez les enfants soumis et paisibles de votre « chef et que vous lui obéissiez jusqu'à la mort. Celui « qui se révolte contre l'Eglise et contre notre Père tom- « be dans la mort comme un membre corrompu, car ce « que nous faisons au Christ de la terre, nous le faisons « au Christ du ciel. Humiliez-vous et faites tous vos ef- « forts pour retrouver la paix et l'union avec votre « père... Ne marchez pas dans l'aveuglement, car nous

« ne sommes pas des Juifs et des Sarrasins; mais nous « sommes des chrétiens baptisés et rachetés par le sang « du Christ. Nous ne devons pas combattre chrétiens « contre chrétiens; mais nous devons combattre contre « les infidèles qui nous font injure car ils possèdent ce « qui n'est pas à eux, mais à nous... Si vous n'arrivez « pas à conclure la paix vous aurez plus à souffrir, « vous et toute la Toscane, que n'ont jamais souffert « nos ancêtres » (1). Quelques jours après, au commencement de 1378, elle était à Florence pour négocier de vive voix cette paix, qu'elle jugeait si nécessaire,et avec raison. Elle avait bien changé la superbe ville Toscane, depuis la première ambassade de Catherine en 1376: le commerce était détruit, la misère y règnait et ses citoyens étaient plus désunis que jamais. Catherine exigea tout d'abord que l'interdit fut respecté: le jour même de son arrivée, elle pronoçait trois discours à cet effet. Sur ce point, les Florentins cédèrent, et la sainte pouvait écrire à Guillaume de Lecceto: « il me semble que les « premières lueurs de l'aurore commencent à paraître « et que notre Sauveur a éclairé ce peuple, pour le re- « tirer de cet aveuglement coupable où il était tombé « en faisant célébrer de force les saints mystères. « Maintenant, grâce à Dieu, ils observent l'interdit et

(1) Lettre 49.

« *commencent* à revenir sous l'obéissance de leur Pè-
« re » (1).

La tâche était ardue d'achever ce commencement. Des différents pouvoirs qui se partageaient alors le gouvernement de Florence, deux surtout jouissaient d'une grande autorité: les Huit de la guerre et les capitaines du parti guelfe. Ni les uns ni les autres n'étaient à même de seconder efficacement les efforts de Catherine. Les Huit ne voulaient la paix à aucun prix et déclaraient traîtres à la patrie quiconque s'opposait à la guerre. Quant aux capitaines, ils étaient détestés à cause de leurs abus de pouvoir. Ces derniers finirent bien par promettre à Catherine de briser l'opposition des Huit, mais, malgré toute son éloquence, elle ne put obtenir qu'ils missent un terme à l'arbitraire de leurs vexations; ils eurent même la déloyauté de les couvrir de l'autorité de son nom.

Les difficultés sans nombre de ce labeur ingrat ne découragèrent pas l'infatigable et tenace négociatrice: au milieu de cette explosion de haine et d'injustice, sa douce voix multipliait les appels à la paix, à la charité, à l'équité. Enfin, le 12 mars 1378 s'ouvrait à Sarzane, un congrès pour la pacification de l'Italie; congrès brusquement interrompu par la mort de Grégoire XI, survenue le 26 du même mois.

---

(1) Lettre 172.

Catherine ne se crut pas déchargée de sa mission: Je ne retournerai pas à Sienne que je n'aie obtenu la paix, écrivait-elle à sœur Alexia (1), peu de temps après son arrivée à Florence. Le 16 mai, sur les conseils de la sainte, le gonfalonnier de Florence, Salvestro de Medicis décidait d'envoyer une ambassade à Urbain VI, successeur de Grégoire XI. Mais il commit la lourde faute de vouloir en imposer à l'insolence croissante des capitaines guelfes au moyen d'un soulèvement populaire, qu'il espérait bien comprimer après avoir renversé ses ennemis. Il n'y réussit pas. Le 22 juin 1378, les popolani surexcités, s'ameutent, parcourent la ville, pillant, brûlant, réclamant la tête et le sang des guelfes. Il vous en souvient, ceux-ci avaient indignement abusé du nom de Catherine, donnant comme ordonnées ou, du moins, approuvées par elle, leurs odieuses « ammonizione ». Les forcenés s'en prennent à Catherine: Où est-elle? prenons et brûlons cette créature inique, où plutôt égorgeons-la. Les hôtes de Catherine, épouvantés la prient de s'éloigner.Elle se refugie dans un jardin où la bande se précipite en hurlant: « Où donc est cette mauvaise femme? A mort l'hypocrite! — C'est moi, dit Catherine, en s'agenouillant, le visage joyeux, devant l'un des émeutiers qui brandissait une épée: frappe et tue-moi; mais je te défends de la part de Dieu de faire le

(1) Lettre 227.

moindre mal à aucun des miens.» Cette parole, dit elle-même la sainte, fut comme un glaive qui lui perça le cœur »; il s'éloigna sans la toucher. Lorsque les esprits se furent un peu calmés, la sainte rentra à Florence et recommença à prêcher la paix. La nouvelle des troubles pouvait produire un effet désastreux sur l'irritable Urbain VI. Afin de le prévenir, Catherine se hâte d'écrire à Raymond de Capoue: « Je veux vous dire de prier notre « Christ de la terre de ne point retarder la paix à cause « de ce qui vient d'arriver: qu'il la fasse, au contraire, « plus promptement encore... Maintenant que la ville « est tout-à-fait tranquille, priez-le de se hâter, je le « lui demande au nom de sa miséricorde (1) ». Enfin, en juillet 1378, cette paix en faveur de laquelle Catherine avait tant prié, tant écrit, tant parlé, tant souffert, était signée à des conditions modérées: l'interdit était levé et la cité de Dante et de Pétrarque redevenait le bras droit de l'Eglise. Ecoutez le chant de triomphe de Catherine: c'est à ses disciples de Sienne qu'elle l'adresse: « Dieu a entendu la voix et les cris de ses ser- « viteurs qui depuis si longtemps pleurent en sa pré- « sence et gémissent sur ceux qui étaient morts. Les « voilà ressuscités: de la mort ils sont revenus à la vie, « des ténèbres à la lumière. Mes très chers fils, les boi- « teux marchent, les sourds entendent, les aveugles

(1) Lettre 142.

« voient et les muets parlent: ils crient de toutes leurs « forces: La paix, la paix! oui la paix. Quelle joie de « voir les enfants revenir à l'obéissance de leur père et « recouvrer ses bonnes grâces après avoir pacifié leurs « âmes! Et comme des personnes qui commencent à « voir, ils disent: Grâces vous soient rendues, Seigneur, « de nous avoir reconciliés avec Notre Saint-Père. On « appelle saint maintenant le doux Agneau, le Christ de « la terre, qu'on appelait autrefois hérétique et patarin. « On lui donne le titre de Père qu'on lui refusait; et je « ne m'en étonne pas, car le nuage est dissipé, le temps « est devenu serein. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, « mes fils bien-aimés, pleurez de joie et de reconnais- « sance en présence de l'éternel et souverain Père; « (mais ne soyez pas contents encore et demandez que « l'étendard de la très sainte croix se lève bientôt). Ré- « jouissez-vous dans le Christ, le doux Jésus; que vos « cœurs éclatent en voyant la grandeur de l'infinie bon- « té de Dieu; maintenant la paix est faite, malgré tous « ceux qui voulaient l'empêcher; le démon infernal est « vaincu. Samedi soir a paru l'olivier de la paix, à une « heure de nuit; et aujourd'hui, à Vêpres, tout à été « terminé. » (1)

Devant le rôle de Catherine dans les conflits sanglants qui divisaient les républiques italiennes, et prin-

(1) Lettre 254.

cipalement dans celui qui les souleva presque toutes contre la souveraineté temporelle des Papes, on reste confondu. Le plus étonnant n'est pas que le Saint-Siège et Florence aient confié des négociations aussi épineuses à une humble vierge d'une trentaine d'années, c'est que cette humble vierge les ait conduites avec tant de finesse, de force et de persévérance.

Plus extraordinaire encore et plus admirable a été l'action diplomatique de Catherine de Sienne dans le rétablissement et l'affermissement du Saint Siège dans la ville éternelle; c'est cette partie de sa mission providentielle qu'il nous reste à esquisser dans les grandes lignes.

§ 2. Rétablissement et Affermissement du Saint-Siège à Rome.

Dans une petite ville du comtat Venaissin, sur les bords du Rhône, sous le doux ciel de Provence, les Dominicains possédaient, au commencement du XIV siècle, un couvent qui fut célèbre. C'est là que, en 1309, le pape Clément V vint inaugurer, sous la protection, ou mieux, sous la surveillance de Philippe le Bel, le long exil de la papauté à Avignon, de la « captivité de Babylone » comme parle Pétrarque. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de rechercher les causes profondes de la rupture d'une tradition plus que 10 fois séculaire,

qui semblait avoir indissolublement uni la dignité de chef de l'Eglise à sa résidence à Rome. Signalons seulement les fâcheuses conséquences qu'elle eut pour l'Italie et pour l'Eglise. Lorsque la domination allemande se retira de la Péninsule, l'autorité suprême du Pontife romain fut le seul principe d'unité entre les multiples petits états dont elle se composait. A partir du jour où Clément V décida de se fixer à Avignon, ce principe disparut et fit place à la plus complète anarchie; les luttes provoquées par la rivalité des villes, les haines des familles, les querelles des partis, furent continuelles. Pour Rome, en particulier, le départ des Papes avait été un coup mortel, et l'on « imagine avec peine le degré de dépérissement et de dégradation sous tous les rapports auquel elle tomba à cette époque » (1). Ne possédant plus, en fait, le siège apostolique, elle était sans prestige au dehors, et, au dedans, sans discipline et sans prospérité. La discorde règnait. Au dire de Cola de Rienzo, en 1347, elle ressemblait bien plus à une caverne de brigands qu'à une résidence d'hommes civilisés. Les lettres et les arts avaient fui, et c'était à pleurer de voir l'état de délabrement des édifices. A Saint Pierre et à S. Jean de Latran, les troupeaux venaient paître jusqu'au pieds des autels; beaucoup de toitures s'étaient effondrées; nombre de monuments étaient sur le

(1) Pastor : *Histoire des Papes.* T. I, p. 87.

point de s'écrouler; un légat mettait en vente les marbres du colisée pour en faire de la chaux. Comment des idéalistes et des patriotes ardents comme Dante et Pétrarque n'auraient-ils pas gémi d'une pareille situation et bataillé de toutes leurs énergies contre la résidence d'Avignon qu'ils accusaient en termes acerbes d'en être responsable. Dans le puits où il plonge les simoniaques, la tête en bas, Dante a marqué la place du premier pape d'Avignon Clément V; et il invite les cardinaux appelés à lui choisir un successeur au conclave de Carpentras, à élire un Pontife bien résolu à faire cesser le scandale. « Ro-
« me veuve, et veuve sur son trône, c'est à vous sur-
« tout que cela importe, à vous dont l'enfance s'est
« écoulée sur les bords du Tibre sacré et abreuvée de
« ses eaux. Ah! si cette capitale de la nation latine, si
« cette source commune de la civilisation de l'Italie
« doit être chère à tout italien, combien plus ne devez-
« vous pas la chérir, vous qui tenez d'elle tout ce que
« vous êtes! Si sa misère actuelle accable tous les au-
« tres de honte et de douleur, combien ne devez-vous
« pas souffrir et rougir, vous qui avez causé l'éclipse
« de son soleil! » (1)

Plus encore que l'Italie et que Rome, l'Eglise avait à souffrir du séjour de son chef à l'étranger; elle y per-

(1) Cité dans Capecelatro: *op. cit.* p. 251.

dait un peu de son indépendance et beaucoup de son prestige. L'Eglise n'a pas de frontière; elle est universelle; elle embrasse tous les hommes quels que soient leurs langues, leurs coutumes, leur caractère, leur couleur. Son chef n'est pas l'homme d'une race ou d'une nation. Toute tentative en vue de faire de sa personne et de son autorité l'instrument d'une politique particulariste est aussi formellement en contradiction avec la volonté de Jésus-Christ, qu'une tentative en faveur d'une église nationale. Il était à craindre, et le peuple chrétien, surtout en Allemagne et en Italie, craignait en effet qu'une fois fixé à Avignon, le Pape, sous la pression du roi de France, ne lui sacrifiât quelque chose de l'indépendance nécessaire à l'universalité de sa mission et ne prêtât une oreille trop complaisante aux suggestions d'une politique exclusivement française. Il craignait aussi que l'argent, prélevé par le pape sur les biens écclésiastiques des différents pays ne servît à enrichir la France; et cette crainte refroidissait encore son peu d'enthousiasme pour le système des « annates », des « réservations », des « inspectances », créé par les administrateurs des finances pontificales pour combler les déficits. Très impopulaires parce que français et collecteurs d'impôts pour une cour française, ceux-ci se faisaient plus difficilement pardonner leur avarice sordide et leur conduite indigne. Le Pape avait beau mener per-

sonnellement la vie d'un saint, c'était le cas de Jean XXII et d'Urbain V, il avait beau faire de généreux efforts pour réformer les abus, sa cour d'Avignon, n'en offrait pas moins, même au temps de S. Catherine, des allures trop mondaines et, parmi ses prélats en comptait, qui, — ce sont les propres expressions de la sainte, — exhalaient une puanteur d'enfer.

Relever l'Eglise du discrédit où la jetaient l'abandon de l'antique siège du Pêcheur et les mœurs relâchées des mauvais pasteurs, rendre sa vigueur et sa beauté à l'épouse de Jésus crucifié, en replaçant l'autorité suprême au centre historique de l'unité catholique, en extirpant du sanctuaire l'orgueil et l'impureté qui le profanaient, en amenant le Pape à prendre l'initiative et la direction d'une croisade contre les Turcs, tels furent le rêve et l'œuvre de Catherine de Sienne.

Quand ce rêve grandiose s'empara-t-il pour la première fois de son âme,dans toute son ampleur,et quand posa-t-elle le premier acte de cette presque irréalisable entreprise? Peut-on soutenir, avec M. Ghebart, (1) que « c'est à Pise, vers la fin de 1375, que Catherine trouva le point aigu du mal qui dévorait l'Italie et entrevit le remède à tant de souffrance, le retour à Rome »? Ou faut-il reporter à une date antérieure la connaissance précise et complète de sa mission et ses premières dé-

(1) *Revue des Deux Mondes,* p. 147.

marches en vue de ramener le Pape dans la Ville éternelle? Les documents dont j'ai pris connaissance ne l'établissent pas à l'évidence. Dans sa lettre de 1372 au cardinal Pierre (1) elle parle de la croisade, de la réforme, mais ne dit rien du départ d'Avignon.

Il est certain cependant que ce départ était dans les vœux de Catherine avant 1375, comme dans les vœux de tous les Italiens et de presque tous les fidèles. Plus d'une fois, les Papes d'Avignon eux-mêmes, se rendant compte de leur fausse situation, formèrent le dessein d'en sortir. Jean XXII aurait déjà, paraît-il, songé à la possibilité d'un retour. Benoît XII n'en fut détourné que par les discordes croissantes de la Péninsule. Innocent VI pensa aller se montrer aux Romains. Son successeur Urbain V fit mieux que d'y penser: en 1367 il rentra à Rome. Catherine, alors âgée de 20 ans, dut sans doute partager l'enthousiasme général que provoquait ce retour et, sans doute aussi, elle partagea la cruelle déception qu'infligea au monde chrétien l'inconstance de ce pontife, que ni les supplications des Romains, ni les adjurations de Pétrarque, ni les menaces de S. Brigitte n'empêchèrent de retourner mourir à Avignon le 19 décembre 1370.

Grégoire XI, que S. Catherine finira par ramener auprès du tombeau des Apôtres, avait, en 1372, mani-

(1) Lettre 23.

festé, en plein consistoire, son intention de retourner à Rome. En 1374, il l'avait promis aux ambassadeurs de Rome et annoncé aux princes chrétiens. Grégoire XI était peu ferme de caractère, et Catherine le lui reproche dans l'une de ses lettres « Si jusqu'à présent vous n'avez pas été bien ferme, je vous demande et je vous conjure, pour le temps qui vous reste, d'agir en homme courageux et de suivre le Christ dont vous êtes le Vicaire » (1). Mais ce défaut n'explique pas à lui seul les tergiversations du pape; il y avait à son retour à Rome de très grosses difficultés. S. Catherine les rencontrera, et ce sera son mérite et sa gloire de les vaincre.

Dès les premières semaines de 1376, ses lettres nous la montrent en possession d'un plan bien arrêté. Les Papes ont quitté Rome et l'Italie,à cause des discussions continuelles qui gênaient le gouvernement et les exposaient à de graves périls; les dissensions n'ont pas pris fin; au contraire, Florence vient de lever l'étendard de la révolte et jette à toutes les villes italiennes son vibrant appel à la liberté! Et Catherine dit au Pape tout simplement, comme la chose la plus naturelle: « Venez, « venez et ne résistez pas davantage à la volonté de « Dieu qui vous appelle. Vos brebis affamées vous at- « tendent: venez donc prendre possession du siège de « S. Pierre, votre illustre prédécesseur; car, Vicaire du

(1) Lettre I.

« Christ, vous devez résider à votre place. Venez donc, « venez, ne tardez plus: prenez courage; ne craignez « rien. Dieu sera avec vous » (1). Dans les six lettres qu'elle lui écrit avant de partir pour Avignon, sa pensée est très ferme: le retour à Rome est l'unique moyen d'apaiser les désordres que l'on prétend devoir le retarder. Fin mai 1376, de Florence, elle déconseille vivement au Pape de revenir en compagnie de gens d'armes et lui notifie que la volonté de Dieu est qu'il se hâte et qu'il revienne, la croix à la main, comme le doux Agneau: « Mon doux Père, vous me demandez mon avis « sur votre retour, et je vous réponds: je vous dis de la « part de Jésus crucifié: Venez le plus tôt que vous « pourrez. Si vous le pouvez, venez avant le mois de « septembre; mais si vous ne le pouvez pas, ne laissez « pas au moins passer le mois de septembre. Ne vous « arrêtez pas aux contradictions que vous rencontrez, « mais venez en homme courageux et sans crainte: et « surtout gardez-vous bien par amour de la vie de ve- « nir avec un entourage militaire, mais venez la croix « à la main comme le doux Agneau. En agissant ainsi, « vous accomplirez la volonté de Dieu; en venant d'une « autre manière, vous la transgresserez et ne l'accom- « plirez pas » (2). Ses lettres, si pressantes, n'eurent pas

(1) Lettre 4.
(2) Lettre 6.

raison des hésitations du Pontife. Il fallut qu'en juin 1376, à l'occasion de l'ambassade en faveur de Florence, elle vînt en personne briser les douces et fortes chaînes qui l'attachaient au sol de France. Dieu était avec elle; mais, en dehors de Dieu, tout était contre elle :l'entourage du pape, la cour de France, la situation de l'Italie, le caractère peu résolu du pontife.

Quitter la Provence pour l'Italie, sortir d'Avignon pour se jeter dans cette Rome qu'on leur disait être une fournaise, paraissait un dur sacrifice aux cardinaux français: ils n'étaient pas d'humeur à l'accomplir, mais bien de taille à le combattre. Leur écrasante majorité — ils étaient 21 contre un espagnol et 4 italiens — leur assurait la prépondérance dans le sacré collège. Que Grégoire XI demandât leur avis, et bien sûr, tout danger d'un retour à Rome était écarté. Dans une circonstance aussi solennelle, qui intéressait à ce point la vie de l'Eglise, ne convenait-il pas qu'il imitât l'exemple du grand Clément IV, qui ne prenait aucune décision importante, sans consulter les cardinaux? Grégoire voulut savoir tout d'abord ce qu'en pensait Catherine: elle fut d'un tout autre sentiment, et mit le Pape en garde contre les ruses du démon pour empêcher son retour et tout le bien qui en devait résulter. « J'ai vu dans la « lettre que vous m'avez adressée, lui écrit-elle à « Avignon même, que vos cardinaux vous allèguent « l'exemple de Clément IV qui ne voulait rien faire

« sans le conseil des siens. Nous sommes forcés de con-
« venir nous-mêmes qu'il renonça souvent à l'avis qui
« lui semblait le meilleur, pour suivre le leur. Mais hé-
« las, très saint Père, ceux qui vous citent l'exemple de
« Clément IV ne vous parlent pas d'Urbain V, qui dans
« les choses douteuses demandait leur conseil pour sa-
« voir si elles étaient bonnes ou non; mais qui, dans les
« choses évidentes et claires pour lui, comme l'est pour
« vous votre retour, suivait son propre avis sans s'in-
« quiéter que tous les leurs lui fussent contraires. » (1)

Mais ce retour, dans les conditions actuelles, alors que l'Italie est en pleine effervescence, c'est une folie, c'est courir de gaité de cœur au devant des plus grands dangers, au devant de la mort! « J'apprends, écrit aus-
« sitôt la sainte, que, pour empêcher votre retour on
« veut vous inspirer la crainte d'être tué. Et moi je
« vous dis de la part de Jésus crucifié de ne rien crain-
« dre. Vous devez venir, venez donc sans rien redouter,
« si quelqu'un de ceux qui vous entourent voulait vous
« en empêcher, dites hautement devant tous: « Quand
« je devrais perdre mille fois la vie, je veux accomplir
« la volonté de mon Père. Supposons qu'il y ait danger
« de la vie, ne faut-il pas la sacrifier? puisque c'est un
« moyen certain d'acquérir la vie de la grâce. Courage,
« ne craignez rien, car vous ne le devez pas. » (2)

---

(1) Lettre 7.
(2) Lettre 8.

Mais il ne s'agit pas d'un danger de mort plus ou moins probable: il est certain que le pape mourra s'il retourne à Rome: les Romains ont déjà préparé du poison pour se débarrasser de lui, s'il ose paraître chez eux. Qu'il envoie là-bas des hommes de confiance: ils le verront bien. « Allons, riposte la sainte, le bon pas-« teur ne doit-il pas donner sa vie pour son troupeau. « On parle d'empoisonneurs? En France, n'y en a-t-il « pas? et les tables d'Avignon sont-elles plus à l'abri « que celles de Rome? On dit que, si quelqu'un va en « Italie, il y trouverait du poison, eh bien oui, c'est « vrai, si vous êtes assez coupable pour rester, vos « confidents trouveront du poison dans tous les cœurs « et dans toutes les bouches. » (1)

De quel droit, chuchote-t-on, cette femme, cette étrangère, cette popolana de Sienne s'immixe-t-elle de la sorte dans les plus importantes affaires spirituelles et temporelles de l'Eglise? Du droit de sa sainteté? oui, elle passe pour sainte: mais, au fond, est-elle autre chose qu'une comédienne et une intrigante? Pour s'en assurer, une nièce du Pape, Elys de Turenne, lui enfonce une longue aiguille dans le pied pendant qu'elle est en extase et, durant plusieurs heures, trois prélats très haut placés et très savants lui font subir un examen des plus sévères.

---

(1) Lettre 10.

Pourquoi d'ailleurs le Pape, s'il veut absolument qu'elle soit une sainte, s'en rapporte-t-il exclusivement à son avis? N'a-t-il pas reçu dernièrement une lettre d'un très saint personnage qui le détourne de quitter Avignon? Rien que par la critique interne de cette lettre, Catherine en démontre au Pape la fausseté: « Mon « Père, vous pouvez facilement reconnaître si cette let- « tre vient d'un homme juste ou non, et il me semble « que pour l'honneur de Dieu, vous devez l'examiner. « Quant à moi autant que je puis le voir et le compren- « dre, ce ne sont pas là les paroles d'un serviteur de « Dieu; tout m'y paraît faux et je trouve que celui qui « a écrit cette lettre n'est pas très habile; il devrait re- « tourner à l'école, car il en sait moins qu'un enfant... « Cette lettre n'est pas du serviteur de Dieu qu'on vous « nomme, elle n'a pas été écrite de si loin. Je crois « qu'elle a été faite près de vous et par des serviteurs « du démon qui n'ont guère la crainte de Dieu » (1).

Mais la croisade si chère à Grégoire XI, à Catherine elle-même et à tous les hommes de bien, n'est-elle pas irrémédiablement compromise par le retour à Rome? Sans l'Angleterre et la France, inutile d'y songer. La France, ne va-t-il pas la froisser en s'éloignant? Une fois à Rome, pourra-t-il travailler aussi facilement à rapprocher les deux grandes nations, qui sont dans

(1) Lettre 10.

l'impossibilité de lui prêter main forte contre les Turcs, aussi longtemps qu'elles n'auront pas conclu une paix durable. Le roi de France lui a nettement marqué sa désapprobation, en lui envoyant son frère le duc d'Anjou pour le détourner « d'aller en pays et entre gens où il est petitement aimé, d'abandonner la fontaine de la foi, le royaume où l'Eglise a plus de voix et d'excellence qu'en tout le monde » (1). Catherine fait un coup de maître. De la présence du duc d'Anjou qui devait ruiner ses projets, elle réussit à se faire un moyen d'en hâter l'exécution. Sans doute, explique-t-elle au pape, la croisade est nécessaire, mais la résidence à Rome l'est encore bien davantage; qu'il se rassure,ce n'est pas son départ qui amènera la France à entraver la croisade par sa défection; elle, Caherine, a déterminé le propre frère du roi Charles V, à en accepter le haut commandement: « Il me semble que vous m'avez dit, lorsque « j'étais en présence de votre sainteté, qu'il fallait avoir « un prince pour chef et que, sans cela, vous ne pen- « siez pas qu'on pût réussir. Voici le chef, très saint « Père, le duc d'Anjou veut bien par dévouement pour « le tombeau du Christ et pour la S. Eglise, se charger « de ce fardeau, que l'amour qu'il a pour la croix lui « fait paraître léger, et lui rendra d'une douceur ex- « trême, si vous, très saint Père, vous voulez bien y

(1) Froissart, cité par Capecelatro: *op. cit.* p. 281.

« consentir » (1). Le succès de la croisade ne dépend pas uniquement du choix d'un bon chef : la France et l'Angleterre doivent se réconcilier. Catherine le voit très bien, et elle écrit au roi de France, Charles V, en des termes qui paraissent durs, si l'on oublie qu'à ses yeux la guerre contre les infidèles passait même avant celle contre un usurpateur injuste : « C'est votre poli-
« tique qui a empêché et qui empêche encore la guerre
« sainte : et quand cette politique n'aurait pas d'autre
« résultat, il me semble qu'il y aurait là de quoi vous
« faire redouter le jugement de Dieu » (2).

Une dernière difficulté s'opposait au départ du Pape : c'était le Pape lui-même. Il était français, et il fallait quitter la France ; d'une nature très affectueuse, il adorait son vieux père et chérissait ses parents et ses amis. Catherine aurait voulu chez lui, non pas certes moins de charité, son cœur, à elle, en débordait ; mais plus de virilité et plus de surnaturel dans ses affections. Plus tard quand il sera à Rome, elle lui écrira : « votre in-
« digne petite fille dans le Christ se recommande à vous
« dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un
« homme courageux, délivré de toute crainte et de tout
« amour sensible de vous-même et de toute créature
« qui vous soit unie par les liens de la parenté » (3).

---

(1) Lettres 9 et 10.
(2) Lettre 32.
(3) Lettre 13.

Le cœur lui manquait, à la pensée de se séparer de son père et des siens. Quoique Catherine ne cessât de lui répéter que la volonté de Dieu était qu'il se mît immédiatement en route, il ne quittait pas Avignon. Un jour, fatigué de toutes les contradictions que lui suscitait ce départ, peut-être aussi plus remué par les supplications de ceux qu'il aimait, il fit venir Catherine et lui demanda s'il fallait, oui ou non, persévérer dans son projet. La sainte se récusa, prétextant qu'il ne séait pas à une pauvre et obscure femme comme elle de donner des conseils au pasteur suprême de l'Eglise. — Je ne vous demande pas conseil, insista Grégoire, je vous demande de me faire connaître la volonté de Dieu.— Pouvez-vous ignorer la volonté du Seigneur, répondit Catherine, vous qui lui avez fait le vœu de rétablir le siège apostolique à Rome? — Le pape tressaillit. Il avait, en effet, fait ce vœu, mais n'en avait soufflé mot à personne.

La volonté de Dieu était claire. Usant du stratagème de « la sainte ruse » que Catherine, en psychologue perspicace, lui avait conseillée (1), pour ne pas exposer son cœur à l'épreuve trop forte d'assauts trop répétés, il fit armer en secret une galère sur le Rhône, et le 13 septembre 1376, malgré le désespoir de son père, qui, prosterné sur le seuil du palais, lui criait en pleurant: « Tu me passeras sur le corps avant que je te laisse

(1) Lettre 7.

partir », il s'embarquait avec les 15 cardinaux qui avaient accepté de le suivre. Catherine prit la voie de terre et gagna Gênes par Toulon. Le 18 octobre, le Pape y arrivait à son tour, après une traversée épouvantable.

Battu en brêche par la fatigue, par les nouvelles alarmantes, venues de Rome, par l'astuce des courtisans, son courage faiblit; il annonça, en consistoire public, son intention de rebrousser chemin vers la Provence. L'éloquence entraînante de Catherine, au cours des entrevues secrètes qu'elle eut avec le Pape, dans la maison d'Orietta Scotta, où elle était descendue, para ce nouveau danger. Le 29 octobre, Grégoire reprenait la mer vers Rome, tandis que Catherine, demeurée à Gênes, continuait à dire à Dieu, dans l'élan de sa prière: « O Dieu éternel, ne permets pas que ton vicaire cède aux conseils de la chair, ni qu'il juge au gré du sens et de l'amour-propre, ni qu'il se laisse effrayer par aucune adversité. O immortel amour, si tu es offensé de ses incertitudes et de ses retards, punis-en mon corps, que je t'offre et te rends pour l'accabler de maux et le détruire au gré de ta volonté. » Quand elle le sut à Corneto, elle lui envoya, de Gênes, en même temps qu'une supplique en faveur des Florentins, une chaleureuse exhortation à la persévérance (1).

Son vœu le plus cher fut enfin exaucé. Le 17 janvier

(1) Lettre 11.

1377, Grégoire XI, le dernier des papes légitimes d'Avignon, faisait son entrée solennelle dans Rome, aux acclamations enthousiastes du peuple. Dans une fresque de la salle royale du Vatican, qu'il a consacrée à l'évocation de cette page émouvante de l'histoire des papes, Vasari place Catherine à côté de Grégoire XI, qu'un cortège triomphal introduit dans la ville éternelle. Elle est un peu en avant, les yeux tournés vers le Pontife, lui indiquant d'une main le peuple agenouillé, de l'autre, légèrement relevée dans un geste qui commande autant qu'il encourage, lui montrant une direction que l'on devine être celle du tombeau des Apôtres. Si naturelle qu'elle paraisse, la scène de Vasari n'est pas historique.

Catherine n'entra pas dans Rome avec Grégoire XI. De Gênes, elle était retournée à Sienne, et, depuis, plusieurs affaires importantes, entre autres sa seconde ambassade à Florence, ne lui laissèrent pas le loisir de se retrouver devant sa Sainteté, comme elle l'aurait souhaité. Mais les 3 lettres qu'elle lui écrit à cette époque, sont la preuve qu'elle ne perdait pas de vue ses deux autres grands projets: la croisade et la réforme. « La divine bonté vous demande, dit-elle dans l'une (1), « que vous donniez plein pouvoir à ceux qui vous de- « mandent d'organiser la croisade. Ce qui vous paraît

(1) Lettre 13.

« impossible est possible à la bonté de Dieu qui l'or-
« donne et veut ainsi. » Elle s'inquiète des lenteurs et des hésitations du Pape dans l'œuvre de la réforme: elle va même jusqu'à lui dire: « Dieu vous demande « que vous fassiez justice de cette multitude d'ini-« quités commises par ceux qui se nourrissent dans « le jardin de la Sainte Eglise. Puisque l'autorité « vous a été donnée et que vous l'avez acceptée, « vous devez user de votre puissance; si vous ne « voulez pas en user, mieux vaut y renoncer pour « l'honneur de Dieu et le salut des âmes. » (1) Elle est d'avis — et ceci nous montre la justesse de ses vues sur le gouvernement — que la faiblesse dans la répression des abus commis par les pasteurs et les officiers de l'Eglise, est une très mauvaise politique. « Les séculiers font grande attention à ceux qui ont le pouvoir, et quand ils ont vu que les fautes restaient impunies, il en est résulté de très grands inconvénients » (2).

Le mal était enraciné; Grégoire XI était indécis et le temps lui manqua. A l'élection de son successeur Urbain VI, le 8 avril 1378, la réforme n'était pas sérieusement commencée. Catherine, qui avait connu le nouveau Pontife à la cour d'Avignon, eut l'intuition du secours que la réforme pouvait attendre de son énergie et

---

(1) Lettre 13.
(2) Lettre 14.

de son austérité, mais aussi du danger que lui faisait courir le caractère emporté du pontife. Elle avait stimulé le trop doux Grégoire XI; tout de suite, elle s'applique à modérer le trop irascible Urbain VI. Dès la 1re lettre (1) qu'elle lui adresse de Florence, elle lui recommande la bonté. « Si la justice était sans la miséricorde, elle serait dans les ténèbres de la cruauté, et elle deviendrait plutôt l'injustice que la justice. » Plus tard, avec la même franchise, mais avec plus de netteté, elle le mettra en garde contre sa vivacité : « Pour l'amour de Jésus crucifié, modérez un peu les mouvements subits que vous inspire votre nature » (2).

Composé, comme il l'était, de prélats susceptibles, peu sympathiques à Urbain, français pour la plupart, le sacré collège avait besoin d'être ménagé; pour les mêmes raisons, Catherine pensait qu'il avait aussi besoin d'être renouvelé ou, du moins, complété. « Créez un collège de bons cardinaux, écrit-elle à Urbain, qui puissent être fermes comme des colonnes pour vous aider à soutenir, avec l'aide de Dieu, le fardeau de vos peines ». (3) Malheureusement, Urbain ne créa de nouveaux cardinaux que beaucoup plus tard, et tout de

(1) Lettre 15.
(2) Lettre 21.
(3) Lettre 15.

suite, presque au lendemain de son couronnement, il froissa les anciens par son manque de tact et ses brusqueries.

Ceux-ci, mécontents du Pape, se retirent à Anagni en juin 1378, sous prétexte de santé, en réalité pour préparer leur revanche. Ils s'assurent l'appui de deux hommes de guerre. Honoré Gaétan, comte de Fondi, qu'Urbain VI a démis de ses fonctions, prend à sa solde une compagnie de lances bretonnes; Pierre Rostaing, qui commande le château St. Ange, s'engage à ne le livrer qu'aux cardinaux français. Le 26 juin, Urbain tente de s'aboucher avec les rebelles à Tivoli; il propose de soumettre son élection à l'arbitrage d'un concile. Dans ses lettres au cardinal Jacques Orsini (1) et au cardinal de Porto, Pierre Corsini (2), Catherine tente d'étouffer la discorde naissante en reparlant de la croisade. Elle supplie Pierre de Lune de s'interposer (3): tout est inutile. Le 9 août, les rebelles publient à Anagni un manifeste dans lequel ils déclarent nulle l'élection d'Urbain et le Saint-Siège vacant. Abandonné de tous les cardinaux, à la seule exception de Tebaldeschi, Urbain crée, le 18 septembre, 29 cardinaux, presque tous italiens. Le 20,

(1) Lettre 28.
(2) Lettre 29.
(3) Lettre 26.

les rebelles, réunis à Fondi, lui répondent en élisant Robert de Genève, qui prend le nom de Clément VII.

C'est à Sienne que Catherine apprit la schismatique élection de Fondi. Elle écrit aussitôt à Urbain (1), le 5 octobre 1378: « J'ai appris que ces démons incarnés n'avaient pas nommé un Christ sur la terre, mais qu'ils avaient fait naître un Antéchrist, opposé à vous, le Christ de la terre; car je confesse et je ne nie pas que vous êtes le Vicaire du Christ, que vous tenez les clefs du cellier de la sainte Eglise, où se trouve le sang de l'Agneau sans tache et que vous en êtes le ministre, malgré ceux qui voudront dire le contraire, et à la honte des menteurs que Dieu confondra par la douce Vérité qui est pour vous et votre douce Epouse. Ainsi commencez sans crainte le combat. » Retenons bien ces paroles de Catherine, elles expriment et elles expliquent l'attitude si nette qu'elle prend immédiatement et qu'elle gardera jusqu'à son dernier souffle en face du schisme: elle est sûre de la validité de l'élection d'Urbain; pour elle, pas le moindre doute qu'il ne soit le Vicaire de Jésus-Christ. Aussi ne prendra-t-elle jamais les voies de conciliation, comme dans l'affaire de Florence. Elle conseillera au Pape une politique d'amour et d'indulgence, mais jamais elle ne lui parlera d'abdication ou d'arbitrage, et lorsque la guerre sera l'unique, l'extrême moyen de sauvegarder les droits d'Urbain, elle, la

(1) Lettre 18.

diplomate de la paix, n'hésitera pas à se prononcer en faveur de la guerre.

Le Pape voulut avoir à ses côtés cet intrépide défenseur de ses droits; par l'intermédiaire de Raymond de Capoue, il réclama sa présence. Le 28 novembre 1378, Catherine était à Rome. A Rome, comme à Avignon, elle paraît en consistoire public; elle harangue le Pape et les cardinaux, et Urbain s'écrie tout réconforté: « Voyez mes frères, combien nous sommes méprisables devant Dieu. Cette petite femme nous fait honte: la faiblesse de son sexe devrait la rendre timide alors même que nous serions courageux; or, voilà que c'est elle qui nous encourage. Qu'a donc à redouter le Vicaire de Jésus-Christ? Quand même le monde entier serait contre lui, le Christ n'est-il pas plus puissant que le monde? »

C'était très bien parlé; mais il fallait agir et empêcher le remuant Clément VII d'étendre son influence. Des quatre cardinaux italiens, ayant appartenu au sacré collège, du vivant de Grégoire XI, trois, Pierre Corsini, Simon de Borzano, Jacques Orsini, avaient déserté la cause d'Urbain VI par ambition de la tiare, que les cardinaux français avaient eu l'habileté de leur promettre à tous les trois. L'élection de Clément VII leur fut une déception, mais ne les rapprocha pas d'Urbain. Catherine leur envoie une lettre (1) que je regrette de

(1) Lettre 31.

ne pouvoir citer in-extenso, tant elle est éloquente, et tant est clair l'exposé qu'elle y fait de la situation. « Dans le fond de votre conscience, vous connaissez la vérité; vous savez bien qu'Urbain VI est vraiment Pape, souverain Pontife élu par un vote régulier et non par crainte, véritablement plus par une inspiration divine que par votre industrie humaine. Ainsi l'avez-vous proclamé conformément à la vérité. Et maintenant vous lui avez tourné le dos comme de lâches et misérables chevaliers: votre ombre vous a fait peur.... Quelle en est la cause? Le venin de l'amour-propre qui infeste le monde... Au lieu d'être des anges sur la terre, vous avez rempli l'office des démons. Vous voudriez nous communiquer le mal qui est en vous, en nous attirant dans l'obédience de l'Antéchrist. Malheureux que vous êtes, vous nous avez dit la vérité, et maintenant vous voulez nous offrir le mensonge. Vous voudriez nous faire croire que vous n'avez élu le Pape que par crainte. Celui qui dit cela, ment. »

La défection des trois cardinaux italiens eût été pour Clément VII un grave échec et, Catherine, en essayant de le lui infliger, se révèle excellente politique. Elle a le coup d'œil aussi sûr dans une autre manœuvre qu'elle dirige contre le schisme. « Entourez-vous, disait-elle à Urbain, le 18 septembre, de ceux qui au milieu des fatigues de cette vie seront votre espérance et votre consolation. Cherchez à avoir avec le secours de Dieu, l'ai-

de de ses serviteurs qui vous conseilleront avec foi et sincérité, sans passion et sans écouter les inspirations empoisonnées de l'amour-propre (1) ». C'est à la réalisation de ce projet, que, dès le 15 décembre, elle travaille activement. Du fond des solitudes, des fôrets de Vallombreuse, des montagnes de Nice ou de Spolète, ses lettres appellent une élite dont la science et la sainteté seront un rempart à Urbain tandis que ses lettres encore organisent, dans les monastères, la pacifique, mais efficace croisade de la prière et de la pénitence.

Robert de Genève, lui, devenu Clément VII, préférait au chant des psaumes et aux rigueurs de la mortification le tumulte des camps et l'ivresse des batailles. A la tête de ses Bretons et de ses Gascons, Sylvestre de Bude, Bernard de la Salle et Montjoie, neveu de Clément, pénètrent dans Rome et y font un carnage effroyable. Il fallait bien repousser la force par la force. Urbain prend à sa solde Jean Hawkood, le célèbre condottière, et le chef de la compagnie dite de St. Georges, Alberic de Barbiano. Le 28 avril 1379, les Clémentins sont battus complètement à Marino, non loin de Rome. Pierre Rostaing rend le château Saint-Ange et Urbain reprend possession de St.-Pierre et du Vatican. Le triomphe des armes pontificales réjouit beaucoup Ca-

(1) Lettre 17.

therine, mais sa parfaite intelligence de la situation lui montrait qu'une seule mesure serait tout-à-fait efficace contre le schisme: détacher de l'Antipape la France et le royaume de Naples.

En France, l'assemblée convoquée, le 16 novembre 1378, au bois de Vincennes, par le roi Charles V, lui avait unanimement conseillé de se déterminer en faveur de Clément VII; mais, à l'époque où nous sommes, l'Université de Paris ne s'étant pas encore prononcée, le roi attendait toujours. Le Pape lui députa Raymond de Capoue chargé de l'éclairer au sujet de l'élection de l'Antipape; les Clémentins montaient autour du roi une garde jalouse, et les obstacles qu'ils suscitèrent à Raymond ne lui permirent pas de dépasser Vintimille. Catherine voulut alors reprendre cette mission où le timide Raymond avait échoué, et aller elle-même édifier Charles V sur le scandale de Fondi. Elle en fut empêchée. Une lettre, datée du 6 mai 1379, et adressée au Roi de France, remplaça ce voyage. « Je m'étonne, lui dit-elle dans son langage énergique, qu'un homme catholique et craignant Dieu comme vous, se laisse conduire par le conseil de ces membres du démon, qui répandent partout qu'Urbain VI n'est pas vrai Pape. » Le roi ne reçut sans doute jamais cette lettre; toujours est-il que, l'Université ayant opté pour Clément VII le 26, l'Antipape qui, en juin 1379, contraint par la révolu- Jeanne de Naples, vint se fixer à Avignon. La France était perdue pour Urbain.

Grâce à l'ardeur et à l'habileté de Catherine, le Nord de l'Italie lui demeura fidèle. Une émeute, fomentée à Rome par les émissaires de Clément, fut bientôt réprimée; et, dans la seconde moitié de 1379, à Florence, à Pérouse, à Sienne surtout, on peut même dire à Venise, les efforts de Catherine furent couronnés d'un plein succès. Dans le sud il n'en fut pas de même. Malgré les lettres de Catherine, la reine de Naples, Jeanne la frivole et la cruelle, s'obstina à suivre Clément VII. Lorsque la sainte eut épuisé tous les arguments, la douceur et la menace restant l'une et l'autre sans effet, elle se rallia au projet d'une guerre devenue inévitable, et elle écrivit au roi Louis de Hongrie et à Charles de Duras, arrière petit-fils de Charles II d'Anjou, les priant de se porter au secours de l'église outragée et de châtier la félonie de Jeanne.

Ce fut la dernière importante négociation de Catherine. Son pauvre corps, usé par les travaux et la maladie, ne put résister plus longtemps à l'immense douleur que lui causaient les progrès du schisme. Le 29 avril 1380, après avoir une dernière fois recommandé à ses disciples de proclamer hautement la légitimité d'Urbain VI et, s'il le fallait, de donner leur vie pour lui et pour l'Eglise, elle expirait à l'âge de trente-trois ans.

* * *

Au terme de cette notice, qui aurait dû initier le lecteur à l'action réformatrice et à l'action diplomatique de la grande mystique de Sienne, je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse, presque de découragement. La tâche était belle: d'autant plus douloureuse est l'impression d'y avoir été inférieur: je sens, en l'achevant, combien je la laisse imparfaite. Le pur chef-d'œuvre qu'était cette humble sœur du tiers-ordre de la Pénitence et que j'ai là tout étincelant sous le regard ravi de mon intelligence, je le retrouve si pâle, si terne, si ébauché dans ces pages, écrites pourtant Dieu sait avec quel amour en son honneur. Puissent-elles du moins avoir inspiré le désir de contempler encore et longuement l'admirable et attachante figure de la vierge de Sienne! Puissent sa carrière prodigieuse et ses œuvres surhumaines mettre hors de doute qu'il n'est pas d'ouvrier plus actif de restauration morale, ni de diplomate plus perspicace qu'un instrument docile entre les mains de Dieu, parce que, sous le souffle de l'Esprit, la faiblesse est une force que rien n'effraie, et l'ignorance, une sagesse que rien ne prend au dépourvu!

BIBLIOGRAPHIE.

I. — ŒUVRES.

Le Dialogue de S. Catherine de Sienne, traduction de l'Italien par le R. P. Hurtaud.

Lettres de S. Catherine de Sienne, traduites de l'Italien par E. Cartier. Paris. Poussielgue, 1886.

II. — OUVRAGES GENERAUX.

Pastor (Le Dr Louis). *Histoire des papes depuis la fin du moyen-âge.* Traduit de l'allemand par Furcy Raymond. T. Ier. Paris. Plon-Nourrit. 1907.

Mortier (R. P.). *Histoire des Maîtres généraux de l'ordre des Frères-Prêcheurs.* T. III. Paris. Picard. 1907.

III. — BIOGRAPHIES.

Capecelatro. *Histoire de S. Catherine de Sienne et de la Papauté de son temps,* traduite de l'Italien par Mlle Elise Jal. Paris. Poussielgue-Rusaud 1863.

Vie de S. Catherine de Sienne par le B. Raymond de Capoue confesseur de la Sainte et Maître Général des Frères-Prêcheurs. Traduction nouvelle par le R. P. Hugueny.

Drane (Rév. Mère). *Histoire de S. Catherine de Sienne et de sa famille religieuse,* traduite par l'abbé Cardon.

S. Catherine de Sienne, sa vie, sa mort et ses miracles, d'après un manuscrit italien du XVe siècle de Stephane Maconi. Traduction de M. et R. Havard de la Montagne. Gravures hors texte.

Flavigny (Comt. de). *S. Catherine de Sienne.* Ouvrage orné d'une héliogravure et augmenté d'une importante bibliographie.

Joergensen (Johannes). *S. Catherine de Sienne.* Traduit par Marie-Thérèse Fourcade, illustré par Andrée Caroff. Paris. Beauchesne. 1919.

Baumann (Em.) *S. Catherine de Sienne.* « Rev. des Jeunes ». Décembre 1919, pp. 513-536.

TABLE DES MATIERES.

Pages.

Avant-propos 5

Ch. I. L'Action réformatrice de S. Catherine de Sienne 11

Ch. II. L'Action diplomatique de S. Catherine de Sienne 31

§ 1. Pacification de l'Italie 36

§ 2. Rétablissement et Affermissement du Saint-Siège à Rome 60

Bibliographie 87

Société d'Etudes Religieuses,

(société internationale d'enseignement religieux et social)

sous la présidence d'honneur de

Son Eminence le Cardinal MERCIER, archevêque de Malines

et de

Son Eminence le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Siège central de l'œuvre :

COUVENT DES PÈRES DOMINICAINS

rue Leys, 5, BRUXELLES.

Les *Etudes Religieuses* se sont assigné pour but la haute vulgarisation doctrinale. Elles ne s'adressent pas à la masse du peuple, au grand public,non plus qu'à une élite intellectuelle restreinte. Elles veulent atteindre tous ceux qui, n'ayant pas reçu une initiation scientifique suffisante pour aborder les savants et volumineux ouvrages des spécialistes sont désireux de mieux connaître, afin de les mieux servir, la religion catholique et les besoins de leur temps.

Les *Etudes Religieuses* publient, le 10 et le 25 de chaque mois, un exposé clair et substantiel de quelque question importante et actuelle : philosophie, apologétique, théologie dogmatique morale, ascétique, liturgie, sociologie, histoire, art religieux etc.

Ces brochures de quinzaine, limitées à quelque 32 pages, avec leur but bien défini de haute vulgarisation, constituent, à proprement dire, l'œuvre des *Etudes Religieuses*. Elles se vendent au numéro ou par abonnement annuel.

La société agrée, en outre, des travaux de plus grande étendue ou d'un caractère plus nettement scientifique. Ceux-ci paraissent en numéros hors série et sont publiés sous le patronage des Etudes Religieuses.

La présente brochure inaugure ce genre de publications. Elle est vendue exclusivement au numéro.

Prière d'adresser ce qui concerne l'administration au R. P. Quevit, administrateur général et ce qui regarde la rédaction au R. P. Rousseau, secrétaire.

PUBLICATIONS DE L'IMPRIMERIE

VERITAS

Rue des Thérésiennes, 13,

Gand.

V. DELGUEL, O. P.: EXPLICATION DU PETIT OFFICE DE LA T. S. VIERGE, selon le rit Dominicain.

P. MANDONNET, O. P.: SAINT DOMINIQUE, l'Idée, l'Homme et l'Œuvre.

J. MASSAUX, O. P.: A NOTRE JEUNE ELITE.

CAZES, O. P.: SAINT JÉROME *et la Lecture des Livres Saints.*

QUELLE VIE! Lettres intimes sur l'Ordre de S. Dominique.

BERTHIER, O. P.: LA DIVINE COMEDIE, du Dante: l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis (sous presse).

OFFERLEVEN: Overwegingen en gebeden. Handboekje zeer geschikt voor zielen die in opoffering en toewijding, aan God eereboete wenschen te doen. Fr. 1,50

JOS. M. ARTS, O. P.: BIJDRAGEN TOT WETENSWAARDIGE GODSDIENSTVRAGEN, 3 deelen. Fr. 12,00

R. PAUWELS, O. P.: DE COMPLETEN of Kerkelijk avondgebed volgens Dominicaanschen Ritus.

R. PAUWELS, O. P.: SINT-DOMINICUS' ORDE. Fr. 1,50

L. J. CALLEWAERT, O. P.: ONZE VLAAMSCHE VOLKSJEUGD.

E. H. VAN TICHELEN: BEELDEN UIT HET EVANGELIE. Fr. 5,00

28. Marg. Perroy : Le Catholicisme et la Crise du Mariage.
29. Jean Terrel : La Conception chrétienne de la Famille.

Paraîtra prochainement en brochure hors série :

Brisbois, S. J. : Le problème moral.

PRIX DES PUBLICATIONS DE QUINZAINE :

Le numéro : ..... fr. 0,50. — *L'abonnement :*.....fr. 10,00.

Les abonnements partent du mois de janvier.

Les demandes et prix d'abonnement peuvent être adressés à :

Librairie des Jeunes, rue de Luynes, 3, *Paris* (7e). Chèque postal : 183-24) ;

L'Action Catholique, chaussée de Haecht, 79, *Bruxelles.* (Chèque postal : 336-45) ;

Societe d'Etudes Religieuses, Place d'Helvétie, 7, *Lyon;*

Societe d'Etudes Religieuses, Rue Vélane, 17, *Toulouse.*

Granger Freres, 43, Notre-Dame, Ouest, *Montréal;*

Les publications de la Société d'Etudes Religieuses sont en vente dans les principales librairies de tous pays.

CUM PERMISSU SUPERIORUM.

BROCHURES PARUES.

Apologétique.

13. Abbe Cristiani : « Kultur » et Civilisation.
15. J. Serre : Dieu et nos cataclysmes.
31. P. Allo, O. P. : Les Miracles de l'Evangile dev. la critique historique.
34. Mgr M. Besson : L'Eglise catholique défend-elle de lire la Bible?
35. J. Serre : L'Eglise et l'esprit large.
39. Abbe Gaston Lebrun : L'Eglise, Figures et métaphores.

Art Religieux.

20. L. Martin : Esthétique et vie chrétienne.

Ascétique.

6. P. Noble, O. P. : Les 1res étapes de la vie intérieure. (épuisé.)
23 P. Noble, O. P. : L'Amitié avec Dieu.

Dogme.

19. Abbe Verhelst : Le Péché originel.
22. P. Jansen, S. J. : L'Eglise, Corps Mystique du Christ.
25. Dom Jules Souben, O. S. B. : Le Sacré Cœur.

Documents Pontificaux.

12. S. S. Benoit XV : Les Maux actuels de la Société, avec lettre-préface de S. E. le Card. Mgr Mercier.

Education.

7. P. Gillet, O. P. : Crise des consciences et éducation.
38. P. Gillet, O. P. : La valeur éducative de l'Art religieux.

Ecriture-Sainte.

4. P. Lemonnyer, O. P. : Portraits bibliques : Moïse.
8. P. Lemonnyer, O. P. : Portraits bibliques : Jérémie.

Hagiographie.

11. P. Petitot, O. P. : Jeanne d'Arc ou la Canonisation du Patriotisme.
14. Mgr Lamy : S. Norbert et l'ordre de Prémontré.
18. P. Palanque, O. P. : S. Vincent Ferrier, ange du Jugement.

Histoire Ecclésiastique.

9. P. Jansen, S. J. : L'Eglise, fondation du Christ.
30. Abbe Cristiani : Luther, sa vie et sa doctrine.

Liturgie.

2. Dom Beauduin, O. S. B. : L'Avent.
26. Dom Beauduin, O. S. B. : Le Carême.
33. Dom Beauduin, O. S. B. : La Pentecôte.
3. Dom Cabrol, O. S. B. : Le Culte catholique.
17. Dom Cabrol, O. S. B. : Le Rôle des femmes dans l'Eglise.
37. A. Vigourel, S. S. : L'Assistance à la Messe.

Morale.

16. Edg. Janssens : Le juste Prix.
21. P. Noble, O. P. : La conscience et son évolution.
24. G. Goyau : Le Rôle des laïques dans l'Eglise.
36. A. Carnoy : La Nécessité d'une Ascention Intellectuelle et Morale.
40. Ed. Janssens : La Morale de la Solidarité.

Mystique.

32. P. Martin, O. P.: La Vie Mystique de S^t^Cathèrine de Sienne.

Philosophie.

27. Charles Boucaud : L'Univers et le Droit.

Sociologie.

1. P. Rutten, O. P. : Le Syndicalisme chrétien. (épuisé).
5. P. Rutten, O. P. : Les nécessités sociales de l'heure.
10. Abbe Klein : Le Caractère religieux de la Démocratie américaine.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 20593 2053

DATE DUE

DEC 2 1 1990			
DEC 1 5 1999			
MAR 0 4 1998			
MAR 0 2 1998			

STORAGE

DEMCO 38-297